
U d'/of OTTAWA
39003003507083

HUMUS ET POUSSIÈRE

DU MÊME AUTEUR

—

A CHAQUE JOUR, poèmes . . . . 1 vol.

AU LOIN, PEUT-ÊTRE, poèmes. . . . . 1 vol.

FRANÇOIS PORCHÉ

—

Humus et Poussière

— *POÈMES* —



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMXI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Sept exemplaires sur papier Hollande,

numérotés de 1 à 7.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

A LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE

DE MA GRAND-MÈRE

JOSÉPHINE DUPONT-MARCHADIER

LE VOYAGE DE PARIS

LE VOYAGE DE PARIS

I

Quelle étrange boîte
Pour loger l'espoir
Que l'étroit couloir
D'un wagon qui boite !
« Rapides bonheurs ! »
Siffle la vitesse.
« Réveils de tristesse ! »
Hurlent tous les heurts.

La cloison qui tangue,
Le plancher qui bat
Parlent dans leur langue
D'éternel combat ;
Mais la lampe blanche,
Au plafond qui penche,
Prie : « Aimez-vous, cœurs
Vaincus ou vainqueurs ! »
Puis un choc d'aiguille :
Une gare brille.
Son quai long et clair
Au passage a l'air
D'une banderolle
Qui soudain s'envole !
Et tout, peupliers
Et champs dépliés,
Pont de fer qui gronde,
Talus d'herbe brune,
Tout, jusqu'à la lune,
Entre dans la ronde.
La meute du vent
Par derrière aboie
Après notre joie,
Et la nuit devant

Nous ouvre son gouffre
Aux sourdes rumeurs
Qui chuchotent : « Souffre
    Ou meurs ! »

II

Les heures qui sonnaient à l'horloge de Prague,
Le défilé des douze Apôtres, à midi...
De quoi donc le bonheur est-il fait, l'étourdi
Qui s'ignore, d'autant plus grand qu'il est plus vague?
Ce n'était point le ciel doux et voilé, ni même
Ce charme du vieux temps qu'on respire en Bohême,
Ni, du haut d'un rempart ancien, sur la colline,
La ville souriant, rose, au soir qui s'incline...
Car tout cela n'était qu'un cadre à ce bonheur ;
Mais lui, c'est en secret, loin des yeux, dans ce monde
Créé par l'union d'un cœur avec un cœur
Qu'il fleurissait comme un iris dans l'eau profonde.

III

Puisque mon cœur est sot, que toujours je me plus
  Comme un enfant à de vives images,
Et que les couleurs sont ce que j'aime le plus,
  J'avais pensé recevoir les hommages
D'un clair soleil au seuil de ma patrie. Hélas !
  Il m'a fallu perdre cette espérance !
Lorsque enfin j'arrivai, c'était nuit, j'étais las ;
  Même il pleuvait dans le beau ciel de France,
Une si fine pluie ! une poussière d'eau
  Qui partout filtrait d'invisibles nues,
Et, distinctes à peine à travers ce rideau,
  Des terres qui me semblaient inconnues...

La vitre du wagon ruisselait : je n'ai su
  Qu'étudier longtemps ces gouttes pâles,
Tandis que, dans mon cœur humilié, déçu,
  L'ombre se glissait avec de longs râles.
Tout à coup j'entendis sur le remblai des pas
  Et deux grosses voix qui parlaient entre elles :
C'étaient des journaliers rentrant vers leur repas.
  Leurs mots lents avaient quand même des ailes,
Leur parler rude, un tour facile et gracieux.
  Quel écho dans mon cœur ! quelle secousse !
Ah ! pardieu, le soleil que je cherchais aux cieux,
  Il brille là, dans cette langue douce !

IV

A Nancy, le matin, qu'il faisait clair !
Les femmes déjà vous avaient un air
Vif, une façon de marcher dansante.
Là, point de vertu sans que l'on y sente
Un sourire des yeux qui n'est pas dupe.
La plus sage sait bien draper sa jupe.
Oui, qu'il faisait clair, et que c'est étrange
Comme, aussitôt le Rhin passé, tout change !

Le cœur à l'évent, j'allais d'un pied gai
A travers l'aimable ville, intrigué

D'un geste, d'un mot, de tout ce qui vibre
Chez nous d'imprévu, de piquant, de libre :
Rue intime où chacun est bien chez soi,
Cafés en plein air, débordants, bavards,
Frissons dans les arbres des boulevards,
Et romance et blague et nique à la loi.

Comme une mère joueuse et coquette
Taquine l'enfant que son sein nourrit,
Se penche sur lui, le baise et caquette,
Et le fait sauter au soleil, et rit,
O Patrie, ainsi m'as-tu retenu,
Ce matin-là, longtemps sur ton bras nu !

Nancy, murs ornés parmi des verdures,
Nation qui fais un bruit de volière,
Frivole, dit-on, plutôt familière,
Puissants sont tes secrets, peuple qui dures... !

V

A travers les champs plats d'une morne banlieue
Où, sur un fond de crépuscule humide et terne,
    Le rouge encrassé de la brique alterne
        Avec la vague clarté bleue
Que jettent les châssis vitrés des potagers ;

A travers des terrains recoupés, partagés,
    Entre des murs où le plâtre s'effrite
Et d'innombrables toits dont chaque tuile abrite
Un espoir accouru de très loin, comme si,
Dans ce coin d'univers, de fumée obscurci,

Toute une humanité nomade, haletante,
Ayant établi là son camp,
Y vivait dans le rêve absurde et dans l'attente
D'un bonheur promis pour on ne sait quand:

A travers l'écheveau des rails gris que nos roues
Débrouillent et dénouent;
A travers des signaux brillants comme les fleurs
D'une fusée épanouie;
Des croisements de trains hurleurs;
Une gare aussitôt que vue évanouie;

A travers
Mille sentiments divers,
Si bousculés qu'on a peine,
Dans le vent qui les entraîne
Et les sème
Comme de la poudre aux yeux,
A bien distinguer soi-même,
Au passage,
L'insensé d'avec le sage
Et le triste du joyeux;

A travers tout ce qui clame,
A travers tout ce qui luit
Et se mêle dans la nuit
Aux tourbillons de notre âme :

Courir, s'élancer dans tous les combats,
Courir et, pour prix de la course,
Oh ! boire, boire à cette source
De lumière, là-bas.

Au foyer de toutes les fièvres
Courir, et, le front en sueur,
Embrasser, baiser sur les lèvres
Cette lueur !

Oh ! sans doute, pour qu'elle monte
Dans les noirs nuages si haut,
Il faut,
Il faut qu'ici chauffent les fours
Où s'opérera la refonte
Des anciens jours !

Il faut qu'ici soit engagée,
Dans ce champ clos élu de Dieu,
Une partie âpre, enragée,
Avec l'avenir pour enjeu !

Il faut, pour qu'au loin s'éclaire
Un monde à ce feu circulaire,
Que le Vrai, le Juste, le Beau
Soient les trois branches du flambeau !

Et pour que tant de vapeur sale
Flotte sur cette cuve aussi,
Il faut bien admettre qu'ici
L'Enfer a quelque succursale

Voici mon cœur, prenez, qu'il brûle
Sur ce bûcher
Avec les autres cœurs en tas !
Faites que j'aie une cellule —
Un galetas —
Dans le gigantesque rucher

Encore que tout bonnement
J'apporte dans l'immense ville
Quel tribut ? le bourdonnement
De l'abeille inutile,
Vous qui m'aimez, qui sans mentir
Souvent le dites,
Ne me laissez pas repartir :
Au prix de mon exil mes plaintes sont petites !

VI

Et j'ai revu Paris. De la gare à l'hôtel
Un fiacre négligé m'a conduit. Tout fut tel
Qu'autrefois. J'ai senti de nouveau sur ma lèvre
L'ancien baiser brûlant de poussière et de fièvre.
La lumière plus rare et les magasins clos :
Minuit ! quand les cafés gonflent seuls des halos
Qui font comme un mal blanc dans l'ombre. Heure qui t
La boule de douleur terrible d'un long jour,
Et dont le triste enchantement, au carrefour,
Fait lever du trottoir une mauvaise graine.
Le pavé sale était tout jonché de débris,
Et des passants aux traits trop fins, creusés, flétris,

Semblaient les survivants d'une bataille obscure.
Mais, dans cette fatigue et dans cette souillure,
Quel grand cri contenu d'espoir ! Même les pierres
Paraissaient méditer, car, derrière les murs,
Le sort remis, les lendemains meilleurs, plus mûrs,
Hantaient dans leur sommeil des milliers de paupières.

VII

Que me veulent ces murs et la carpette usée
Par tant de voyageurs inconnus,
Et ces tristes velours douteux, et la croisée
D'où les jours tombent si froids, si nus;

Et banal, dans une ombre équivoque d'alcôve,
Ce lit qu'on loue au premier passant,
Et la glace où je vois mon front qui devient chauve,
Tout verdâtre et déjà vieillissant?

Dans un coin, des rougeurs éclatent : pauvres roses !
    Leur grâce à côté de ces laideurs
Étonne, et l'on ressent l'injure que les choses
    Font à leurs délicates pudeurs.

Il faudrait, pour fleurir, à nos bonnes pensées
    Une eau fraîche et limpide, un air pur.
Mais la vie ! ah ! combien de roses offensées
    Dépérissent dans un angle obscur !

Quand ils ont fait le tour de la chambre où je loge,
    Mes yeux retombent sur le miroir,
Et j'y revois mon front chagrin qui m'interroge
    Comme une apparition du soir,

Conscience dressée en travers de ma route
    Et qui me dévisage au retour :
« Qu'as-tu fait, me dit-il, depuis deux ans ? Sans doute
    Rien que rêver, vivre au jour le jour ? »

Et j'avoue : « Oui, mon cœur dans sa coquille aspire
A se répandre tout en bonté ;
Mais n'être pas meilleur qu'hier, c'est être pire :
J'ai le désir sans la volonté. »

VIII

Corridors d'hôtel, chambres en enfilade,
Lits défaits que montre une porte entr'ouverte,
Quelle vie est-ce là, peuplée et déserte !

Assis au chevet de ma femme malade,
Je perçois dans les murs et dans les plafonds,
Des voix sourdes, des pas, des soupirs profonds
Et, brodant par dessus, bizarre amalgame,
L'éternel recommencement d'une gamme...
Que de fois ainsi j'ai sondé l'heure, pour
En tirer un sens de tristesse ou d'amour !

Mais aujourd'hui l'ombre a des rumeurs sans suite ;
Je ne comprends plus rien du temps, que sa fuite :
La seconde au hasard pousse la seconde,
Et chacune à son tour entraîne le monde.

La cire est consumée : une longue mèche
Étire sa flamme au ras de la bobèche ;
Et là, tout à coup, moi, ce pauvre homme assis,
J'ai le sentiment halluciné, précis,
Que, sur une scène au décor dérisoire,
Devant une salle immense, vide, noire,
Nous jouons avec Quelqu'un d'autre masqué
Un drame obscur, infiniment compliqué.
Lequel ? je l'ignore. Est-ce navrant ou drôle ?
Je suis un acteur qui ne sait pas son rôle.
Alors, sans rien dire, je porte à ma lèvre
La petite main pâle et chaude de fièvre.

IX

Paris gronde, Paris
Comme autrefois !

D'un triangle gris
Entre les toits
Le brouillard tombe,
Et, du pavé qu'on ne voit pas,
En bas,
Comme d'une tombe,
Une chanson de pauvre monte.

Tout me raconte
L'angoisse et la honte
D'anciens jours de pluie ;
Ma langue remâche
Une vieille suie
Qui rend mon âme lâche.

Quelle heure passée
De son poids de morte
Pèse sur la porte
De ma pensée ?
Tout mon cœur s'arcboute
Pour barrer la route,
Mais elle, plus forte,
Horriblement douce,
Comme avec pitié
Pousse...

O douceur qui raille !
La porte à moitié
Bâille,
Et la mauvaise heure
Entre dans ma demeure...

Un doigt sur la bouche,
Elle vient s'asseoir
Au bord de ma couche,
Le soir,
Et quand Paris éteint
Sur ma vitre blafarde
Son murmure lointain,
Longtemps, longuement elle me regarde.

X

Que Paris, dans la nuit à peine commencée,
Quand les lampes partout s'allument dans l'air bleu,
Est délié, subtil et brillant de pensée !
Il semble que l'esprit jaillisse avec le feu,
Que, soudain dilatée et libre, au crépuscule,
Une vapeur d'intelligence éclate et brûle.
Dans la rue, au milieu de ses cercles d'enfer,
Des passants, arrêtés et le front dans un livre,
Sourds au bruit, ne voient rien que le petit champ clair
Du feuillet noir sur blanc dont leur tête s'enivre.
O regard du liseur comme un piège tendu,
Guettant le sens des mots dans un passage ardu,

Ou suivant dans un ciel intérieur le fil
Capricieux du rêve ! ô nostalgie, exil,
Horizons et, du seuil de la vie ordinaire,
Échappée à travers le monde imaginaire !

Combien d'yeux, dans Paris, pour qui l'éclat du jour
Est offensant ! combien de paupières rougies,
Lasses de tout un peu, d'études et d'amour,
Ne s'ouvrent tout à fait que le soir, aux bougies !
Prunelles de liseur et prunelles de faune
Se plaisent au moelleux de la lumière jaune
Qui dore gravement la Beauté dans son lit
Et met tant de douceur sur la page qu'on lit.

XI

Qui n'a pas vu Paris en avril, à midi,
    Quand, d'un joli geste hardi,
Rejetant le manteau fourré qui l'emmitoufle,
    La Beauté livre au vent qui souffle
    Son cou de linot étourdi ;

    Qui n'a pas entendu le fifre
        Du faune citadin,
Quand, d'un doigt frileux encore, il déchiffre,
    Sur le banc mouillé d'un jardin,
        Son premier air
Où s'attarde un dernier frisson d'hiver ;

Qui n'a pas respiré cette minute aiguë
Comme la jeune feuille,
Où dans l'amour survit une enfance ambiguë,
Virginité de l'an qu'on cueille ;

Qui n'a pas vu les toits du Louvre,
Quand, par les clairs matins, ils font,
Sous le tendre azur qui les couvre,
Un bloc d'un azur plus profond ;

Alors l'aiguille d'or
De la Sainte Chapelle
Rappelle,
Clouant au sol Paris vermeil,
Un trait planté par le soleil,
Qui vibre encor ;

D'un pont comme d'une avant-scène
L'œil suit la courbe de la Seine,
Au loin, dans un brouillard si bleu
Que le travail grinçant des grues,
Comme alentour les cris des rues,
Tout semble un jeu ;

Qui de grand cœur, dans ces jours ivres,
N'aurait donné sans biaiser
Tout l'arsenal poudreux des livres
Pour un baiser ;

Qui nulle part ailleurs mais à Paris, vous dis-je,
Avec sa belle amie au bras, n'a confondu
Le doux émoi de vivre avec le temps perdu,
Ne peut comprendre le prodige
De la grâce à la force unie,
Ce je ne sais quel feu voilé : notre génie.

XII

Oui, nous sommes une poignée,
Une poignée et c'est assez,
Qui continuons la lignée
Des loyaux artistes français ;

Gardant toujours dans notre audace,
Dans nos défis même, l'esprit
Clair et tempéré d'une race
Qui d'âge en âge refleurit.

Et je le dis sans épigramme,
Très sérieusement, ou bien,
Après tout, s'il vous plaît, Madame,
Sans que le diable y perde rien,

Tous, à vingt ans, nous avons pris
A plus onduleux que les cygnes,
Au corps des femmes de Paris,
Des leçons de rythme et de lignes.



Nous vous aimons comme vous êtes,
Et toutes ensemble, ô mes sœurs,
N'étant point, nous, des professeurs
De morale, mais des poètes ;

Nous vous aimons sans choix prudents
Pourvu que vous soyez jolies,
Et, disciples de vos folies,
Quand le rire éclaire vos dents,

Nous nous réglons sur votre allure,
Sur tous vos pas de quatre, car
C'est à vos danses que notre art
Doit sa liberté d'encolure.

XIII

Je connais dans le vaste univers un espace
Où mon cœur exilé souvent en rêve passe,
Et ce radeau sur l'infini, c'est un trottoir.
Au coin d'un vieux café dont la tente, le soir,
S'enfle comme une voile au vent de la rivière,
Il commence, et de là monte vers la lumière.
Que de fois, voyageant en pays étranger,
L'ai-je aperçu de loin comme une étroite planche
Qui suit le mouvement de la planète, et penche,
Et dans la nuit sans borne a peine à surnager !
Que de fois, dans la steppe immense et monotone
Où, lorsque sur le ciel virginalement clair

Se profile un visage humain, l'oiseau s'étonne,
Ou bien dans mon réduit, près du poêle, en hiver,
Quand la neige, le froid, la mort partout s'étendent,
Que l'oreille devient un pavillon géant
Où, dans un gouffre noir de silence, s'entendent
Les frissons de la vie obscure et du néant,
Que de fois, en fermant à moitié les paupières,
Lourd de peine, écrasé d'ennui, presque endormi,
T'ai-je évoqué, t'ai-je appelé comme un ami,
Cher trottoir qui retiens mon âme entre tes pierres

Alors je t'ai compris, car tu m'apparaissais
Comme un refuge, un promenoir de l'Art français,
Et tandis que, subtil comme une pure haleine,
Chantait dans ma mémoire un vers du doux Verlaine,
Je revoyais, déjà grison, déjà vieux beau,
Mais frappant d'un talon toujours plus fier l'asphalte,
Moréas que Malherbe après Ronsard exalte,
Moréas descendu depuis dans le tombeau.
Je comprenais le sens de ton joyeux tumulte,
Cette gourme jetée au vent de l'âge adulte,
Ce fond naïf caché sous l'abus des grands mots.
J'allais plus loin : trouvant des bienfaits dans tes maux,

Excusant, bénissant presque tes vierges folles,
Dans leur rire et leurs pleurs et leur flux de paroles
Je distinguais un pauvre idéal dévoyé,
Et, tout de même, au fond de leur humeur facile,
Quelque chose de consolant, d'apitoyé
Qui pour le malheureux est un suprême asile.

XIV

Sous un filet d'eau fine
Où la lumière est prise,
D'un bleu si nuancé qu'elle semble un peu grise,
Le gazon se devine.

Le ciel s'y mire dans la perle
Qui tremble; un passage de merle
Tire un long trait noir sur la mousse,
Et le pigeon boule et se douche :
C'est Paris, au jardin, qui prend sa mine douce,
Et donne à qui veut bien sa bouche.

C'est dans l'aridité d'un grand cirque de pierres
Une oasis qui m'accueille,
C'est le soleil qui sous la feuille
Bat des paupières.

Là, j'ai ri, j'ai pleuré, suivant
Que, sous les arbres, le vent
Qui déplaçait l'azur et l'ombre,
Faisait mon front clair ou sombre.

Plus j'y songe et moins je ne sais
Si la plus grande gloire en vaut la peine et dure,
Mais le bronze dans la verdure
Est d'un bel effet. C'est assez.

Paris, au jardin, prend aussi le masque
D'un vieil épicurien :
L'eau s'écoule dans la vasque,
Tout dans rien.

Là je m'assieds, là j'écoute
Les conseils de Paris double :
Joueuse de flûte et vieillard.
O sons légers ! mon cœur se trouble.
O mots subtils ! ma foi qui doute
Flotte en un brouillard.

Ne m'interrogez pas. Que sais-je
Du juste et de l'injuste, moi ?
Là-bas c'était l'exil, l'interminable neige,
Et voici Paris. Quel émoi !
Sous un filet d'eau fine
Le gazon se devine...
Je n'ai pour horizon
Que ce coin de gazon.

XV

Voyez-vous, on ne dit jamais ce qu'il faudrait :
Il n'est mot d'amitié qui ne laisse un regret.

Je vous appelle : ami, c'est un mot clair qui semble
Tout dire, n'est-ce pas ? surtout si la voix tremble.

Eh bien ! non, ce n'est pas cela. Ce mot si clair
Est trop clair : son cristal ne contient que de l'air.

Le coquillage blanc que ramène la sonde
Luit, mais l'obscurité règne dans l'eau profonde.

Et la voix elle-même a ses jours. Que de fois
On a douté de l'âme à cause de la voix !

L'une a les bouillons sourds de la source cachée,
Et l'autre flotte à la surface, détachée.

Quand je vous vis, j'ai dit sur un ton cavalier :
« Bonjour ! » Et nous étions où ? dans un escalier.

Un escalier ! la vie est ironique et mêle
Au plus beau rêve un trait banal. O plomb dans l'aile !

Et puis je ne faisais que passer. Oui, j'en ris,
J'étais comme un Anglais qui visite Paris.

Or l'amitié n'est point ce faux commerce vide,
Qu'un serrement de main contente ; elle est avide,

Inquiète, anxieuse, elle est infiniment
Exigeante; il lui faut sa preuve à tout moment.

Et puis encore, et puis nous avions l'attitude
Des gens heureux qui n'en ont pas bien l'habitude.

Le pauvre qui soudain devient riche est gêné
Par cet or pour lequel peut-être il n'est pas né.

Autrefois nous avions pour compagne fidèle
La Douleur. Ah! du moins, nos cœurs étaient sûrs d'el

Nous l'aimions d'un amour conjugal, ancien,
Et nous allions réglant notre pas sur le sien,

Et pourtant elle a fui notre couche. Et nos yeux
Sont changés : nous rions. Sommes-nous plus joyeux?

XVI

Il pleut sur la Marne ! il pleut sur les îles !
C'est pour le bonheur des feuilles dociles !
Chacune se dilate
Et se fait plate, plate...

Chacune semble un petit miroir noir
Sur lequel le ciel penche
Sa douce face blanche
Pour se voir,

Chacune bat comme un petit tambour,
Tout le jour,
La diane des eaux,
Au peuple des oiseaux.

Il pleut, il pleut sur les bords de la Marne !
Un vieux soleil emmitouflé,
La tête à la lucarne,
Entr'ouvre un œil gonflé.

La pluie au loin d'un sourire s'éclaire,
Chaque feuille veut plaire,
Chaque feuille est une langue d'azur
Qui chante. O chant si pur !

XVII

Les arbres de Saint-Cloud portant un poids superbe
De victoires et de revers
Courbent leurs fronts d'atlantes vers
L'herbe.

Nous étions quatre amis un jour sous cet ombrage,
Paressant et rêvant,
Comme ces ouvriers qui désertent l'ouvrage
Pour écouter chanter le vent.

Étaient-ce les flambeaux des anciennes fêtes
Qui, rallumés, doraient d'un or pâli les faîtes
De ces vieux marronniers ?
Et ce rideau bleuâtre était-ce un peu de brume,
Où le soudain silence atroce et lourd qui fume
Sur un départ de canonniers ;

Dans ce beau parc foulé je songeais au mystère
Des forêts sans chemin :
Là-bas l'homme et la plante ont l'âme de la terre,
Ici le végétal a presque un cœur humain.

Et que de lambeaux de ma propre histoire,
Avec le grand passé de la Patrie
Gisaient sur cette terre noire !
O ma première jeunesse flétrie !

Sombre humus des morts, sol de chair, accueille,
Mêle à ta substance
Aussi l'humble feuille,
Ma pauvre existence.

XVIII

Autrefois j'adorais Paris comme une femme,
D'un amour de jeune homme émerveillé, soumis :
L'expérience ensuite et la douleur ont mis
Sa fièvre dans mon corps, son âme dans mon âme ;
Où que j'aille aujourd'hui, je le sens dans ma chair
Battre comme le pouls de ma vie elle-même ;
Ma pensée est un grain de la moisson qu'il sème,
Et c'est comme l'honneur de mon nom qu'il m'est cher.
Et, derrière Paris, tout au fond de mon être,
Une vigne verdit au soleil, dans un coin,
Et, sous le pampre translucide, une fenêtre
S'ouvre, et l'on voit la mer d'un gris d'argent, au loin.

XIX

De grosses lanternes vermeilles
Dans le feuillage noir et bleu
Éclatent drôlement, pareilles
A de légers melons de feu ;

La foule circule amusée,
Levant mille visages verts
Puis soudain écarlates vers
L'azur sombre... Ah ! une fusée !

Il pleut de l'or, un diamant
Glisse au fond de l'eau qui se moire,
Tant que le fil de ma mémoire
Se perd. Où suis-je en ce moment ?

Cette ville qui pirouette
En grand costume d'Arlequin,
Est-ce Paris ? est-ce Pékin ?
Ah ! bast ! tourne la girouette,

Et ma tête aussi ! J'aime mieux
Ne pas trop savoir où j'existe,
De peur de m'y retrouver triste,
Et, bon badaud, bayer aux cieux !

XX

Deux heures du matin :
Nul bruit dans la nuit chaude
Qu'un grelot lointain
De fiacre en maraude.

Et plus rien dans le cœur que de la lassitude
Pour tout ce que jeune on rêva :
Un pas se traîne et l'autre va
Par habitude.

Comme au Jardin des Oliviers saint Pierre,
Un vagabond très vieux, ivre ou mort à demi,
Son front chauve sur une pierre,
S'est endormi.

Seule, au bord du trottoir postée en sentinelle,
Retroussant sa jupe de soie,
Une fille de joie
Veille avec le Seigneur sous la voûte éternelle.

XXI

Quand j'ai dit : « Tout fut tel qu'autrefois », c'est qu'a r
Je regardais Paris avec les yeux du corps ;
Car c'est peu que deux ans pour la pierre et le marbre,
Et lorsqu'on voit, chaque printemps, reverdir l'arbre,
Ce tissu transparent, ces fines découpures,
Il semble que ce soient les mêmes feuilles pures.
Mais s'il arrive que, par hasard, en marchant,
Nous trouvions, à l'endroit où s'étendait un champ,
Où l'azur de jadis brillait entre les branches,
De vilaines bâtisses neuves, toutes blanches,
Alors nous comprenons, nous nous sentons vaincus,
Morts plus qu'à moitié, morts de tous les jours vécus.

« Tout fut tel qu'autrefois », m'écriais-je. Insensé !
Rentre donc, si tu veux mesurer le passé,
En toi-même, en ton cœur changeant, divers, amer,
Traversé de courants obscurs comme la mer,
Entends le bruit que font les sources de la vie :
Le désir bouillonnant s'écoule, une autre envie
Gonfle sa vague, écume et retombe à son tour.
Mais heureux qui varie en progressant. La force
Est dans la sève et non dans la rigide écorce.
Dis-toi que, pour durer, il faut que ton amour
Croisse comme un beau chêne, et se transforme, et porte
Une feuille nouvelle après la feuille morte.

XXII

Blanche sur fond gris, une silhouette
Pas plus grande qu'une mouette,
Et bientôt ce n'est qu'un profil
Réduit à l'épaisseur d'un fil...
Et puis rien que le barbouillage
D'un nuage.

L'oiseau redescend, évolue,
Décrit des cercles, se dilue
Dans la brume et revient encor
Un rayon l'éclaire : il est d'or,

Et, comme un cornac, sur sa tête
Un homme est assis, impavide
Devant l'horrible vide
Et devant la tempête !

Longtemps je reste là le nez en l'air,
L'œil fixe, le cœur serré par l'angoisse,
Et pourtant dilaté sans limite, heureux, fier,
Me prenant à souhaiter qu'à l'infini s'accroisse
Le pouvoir du génie humain,
Comme une gigantesque main
Qui, rattachée au corps d'un gnome,
Grandit jusqu'à saisir l'univers dans sa paume.

Mais ensuite, les yeux vers la terre, en rêvant,
J'ai senti dans mon cœur le vent
D'un autre abîme où règne un profond crépuscule,
Et, n'ayant pour m'y soutenir
Que le moteur cassé du doute et du scrupule,
Depuis des ans, depuis que je pense, je tombe
D'une chute qui doit durer tout l'avenir,
Peut-être au delà de ma tombe.

XXIII

Je regarde monter sur le versant des cieux
Des escadrons silencieux :
La pluie et les orages;
La ville en bas reluit sombre et toute trempée,
Et chaque tour dresse une épée
Dans les nuages.

C'est Paris dans le soir et la brume noyé,
Comme un plan déployé :
Amas confus, creusé de crevasses étroites,

Longs alignements d'arbres verts
Bordant des perspectives droites,
Et le fleuve en travers.

Lueur d'acier dans le jour faux,
La Seine courbe
Semble une faulx
Que tiendraient d'invisibles mains
Fauchant la tourbe
Des humains.

L'ombre approche, et Paris est pris
Sous un immense réseau gris;
On dirait un grand tas de bois mouillé qui fume
Sur le ciel vague du couchant,
Au bord d'un champ,
Et qui soudain s'allume.

Mais les vapeurs de l'air épaississent leurs voiles
Entre la ville et les étoiles;
La grêle, le vent, la foudre avec eux
Fondent sur ses feux.

O vaisseau de Paris courbé dans la tempête,
Toujours dédaignant l'eau calme du port,
Comme tu bondis, comme tu fais tête
Aux trahisons du sort!

O sublime navire,
Laisse-moi m'accrocher
A ton haut bord qui vire
En frisant le rocher!

Que tu périsses, toi,
Toi, grand cœur irascible,
Si fougueux dans ta foi,
Non, ce n'est pas possible!

Malgré l'océan noir,
Malgré la nuit sans lune,
J'attache à ta fortune
Tout ce que j'ai d'espoir.

XXIV

Le train va partir. Ombres que je vois
A travers la vitre embuée,
Adieu, mes amis ! Déjà votre voix
Est lointaine et diminuée.

Visages brouillés dans une pâleur
Où chaque trait connu s'efface,
Vous avez, mes amis, tous la même face :
Tous, des clichés de ma Douleur.

4.

La locomotive a sifflé. Vos bouches
Ouvrent des trous noirs pleins de cris.
J'ai vu sans entendre. Adieu ! j'ai compris
Qu'il est des secondes farouches.

Adieu, mes amis ! Pendant que je roule,
Le corps affaissé dans un coin,
Mon âme longtemps, longtemps suit de loin
Votre retour lent dans la foule.

XXV

Volets clos, du soleil fusant par tous les trous,
Bruit comme d'une soie aux immenses frous-frous,
O chambre sur le Rhin, en face du vieux Bâle !
    Et, soudain, au fond du noir corridor,
    Par la baie où luit l'énorme azur pâle,
L'eau rapide, d'un vert glissant et rayé d'or...

Vert de verre épais,
Vert des ondes lisses,
O paix,
O délices,

Au bord du torrent !
Exquise faiblesse
Du cœur qui se laisse
Choir dans le courant !
Oh ! jusqu'à la perte
De toute mémoire,
Suivre cette moire
Verte !

Doux repos des jours, baisers des veillées,
Voix ensommeillées !
L'une, si touchante,
Voix d'enfant qu'on berce,
Disant : « Quelle averse ! »
L'autre qui répond :
« C'est le Rhin qui chante
Sous l'arche du pont. »

Tapi dans son nid,
L'Amour te bénit,
Long flot qui te creuses
Contre le granit,
Musique des heures heureuses !

XXVI

Holbein, ton vieux nom est celui d'un ami.
J'ai, pour te voir, grimpé la ruelle en spirale
Qui va des bords du Rhin jusqu'à la cathédrale,
Et mon pas lent s'arrête à ton seuil endormi.
Grand frère Hans, quel cœur n'as-tu pas raffermi,
Toi dont l'art patient est toute une morale!
Erasme en écrivant m'avait parlé de toi,
Sans lever les yeux de dessus sa plume, au Louvre.
Mais voici ta maison. Je frappe à ta porte. Ouvre,
Car je cherche, apprenti, le Vrai selon ta loi.

L'huis a tourné. J'ai reconnu ton fin crayon,
Doux, suivi, médité longtemps : sur son passage,
Le froid papier s'anime et le plus laid visage,
S'éclaire, caressé d'on ne sait quel rayon.
La barbe de deux jours pointe sous la peau glabre
Une lèvre se pince ; un œil pâle sourit.
Nulle trace d'effet pour l'effet, nul esprit,
Mais la vie et, dessous, la grimace macabre.

J'admirais, et toi, Hans : « Travaille ! disais-tu ;
Pour savoir peindre, il faut vingt ans, trente ans d'étude.
Aime donc ton métier sans autre inquiétude,
Car, ainsi cultivé, le Beau c'est la vertu. »
Et comme je restais songeur, baissant la tête :
« Allons ! as-tu crié, ce jour est jour de fête !
Trinquons ensemble, viens ! » Et tu m'as présenté
Ta femme et tes enfants avec simplicité.

XXVII

Les pics rocheux dans le lointain ensoleillé
Figuraient des blocs bruts de cristal translucide,
Bizarrement taillé,
Et la vallée étincelait, d'un vert acide.

Dieu rêvant, l'univers flottait dans sa pensée,
Reflet d'un songe incohérent.
La pierre singeait l'azur transparent,
Les prés chantaient, vêtus d'une robe insensée.

Les choses s'amusaient à tromper l'œil humain :
On aurait pu toucher, semblait-il, de la main
La forêt sur la pente
Et la ligne de l'horizon, nette et coupante.

C'était l'été dans le Tyrol, avec ses jeux,
Avec ses fantasmagories,
L'Été qui danse, un pied dans l'herbe des prairies,
L'autre en l'air, plus haut que les monts neigeux !

Attentifs, les sapins cherchaient dans leur mémoire
Quelque souvenir d'un âge obscurci,
Dans un silence tel, qu'on avait peine à croire
Qu'il pût durer longtemps ainsi.

L'un d'eux sans doute allait le crier avec force
Le vieux mot qui romprait l'enchantement des bois ?
Tous, alors, dénouant leurs durs bâillons d'écorce,
Parleraient à la fois.

Mais non, j'écoute... Rien que l'écrasante étreinte
Du ciel et le bruit sec des feuilles sous mes pas.
O Nature, ton souffle emplit mon cœur de crainte !
Oh ! ne m'étouffe pas !

Je t'appelle ma mère, et le monde est ton sein,
Les paysages
Sont tes visages,
Mais aucun de ces mots n'éclaire ton dessein.

Je vis, du tronc commun en naissant détaché,
Mais le sens infini de l'arbre m'est caché ;
Je respire la rose et je mords à la grappe,
Mais le secret du fruit et de la fleur m'échappe.

Quand je crois avancer, je tourne, circonscrit
Dans le cercle de mon esprit,
Et quand, las de tourner, j'aurai clos ce poème,
Je n'aurai parlé qu'à moi-même.

XXVIII

Qui donc, à moins d'avoir une âme bien légère,
Pourrait, sans être ému, sans une grande envie
De pleurer là, devant l'énigme de la vie,
Aborder vers le soir une ville étrangère ?
De pareils souvenirs aucun qui me revienne
Plus gros d'angoisse au cœur qu'une arrivée à Vienne.
Lourdes, chaudes, tombant d'un ciel d'orage noir,
Comme un sang rare sort des blessures mortelles,
Quelques gouttes de pluie étoilaient le trottoir ;
Et foule et rue étaient, quoique banales, telles
Qu'il semblait que mes yeux jamais n'avaient su voir
Aussi crûment combien c'est une chose triste
Que ces jeux de lumière et d'ombre et tous ces pas !
Appuyant sur les mots : Cela — vraiment — existe ?
Pensais-je. Et me voilà — moi ? Je ne saisis pas.

Quand je répéterais cent fois : Ma vue est nette,
C'est Vienne, Vienne, un coin connu de la planète,
Tout n'en serait pas moins comme si je rêvais !
Et ce doute est terrible. Oh ! qui pourra me dire
Où la réalité commence, où le délire
Finit, et qui je suis, d'où je viens, où je vais ?
Comment, ainsi perdu, sans clartés de moi-même,
Vous connaîtrais-je, ô vous, passants, visages, corps,
Tous, jusqu'à vous, amis, et jusqu'à toi que j'aime,
Silhouettes sur un écran, voix du dehors ?
Où courent ces piétons, ces voitures ? Mystère.
N'importe ! il faut courir ! Homme, suis tes parents !
Depuis mille et mille ans, les cités de la terre
Marchent et marchent comme autant de juifs errants.
Encore si la mort était la mort, la chute
Dans le vide, la fin du rêve et de la lutte !
S'il était sûr, prouvé qu'après elle un repos
Infini s'étendra sur l'âme et sur les os !
Mais qui sait, ah ! qui sait si, derrière les portes,
Là-bas, il ne va pas falloir, estropiés,
Fourbus, nous redresser en tremblant sur nos pieds,
Repartir, resonger avec des têtes mortes !

XXIX

J'ai vu, la nuit, au bas de pompeux escaliers,
Dans la cour d'un château muet, des cavaliers
Comme soudain changés en bronze sous la lune.
Empereurs, archiducs, dans un âge lointain,
Tous ils furent fameux, au point que l'infortune
Semblait en les touchant un crime du Destin ;
Ou même, s'ils perdaient quelque grande bataille,
Le Malheur, disait-on, se guindait à leur taille.
Or, un jour qu'ils caracolaient, un brusque éclair
Foudroya leurs chevaux cabrés, sabots en l'air.
Leur bras paralysé tient encore le glaive,
Et leur manteau, bien qu'aucun vent ne le soulève,

A gardé de la course et l'enflure et le pli.
La foule va et vient sans les voir. Il ne reste
De leur commandement que la forme d'un geste.
Leur nom est sur le socle, et dans les cœurs l'oubli.

Froid lieu commun, de ceux qu'on enseigne à l'école!
Il est vrai. Ne cherchez dans ces vers rien de plus.
Mais quand la Mort survient, quand c'est nous qu'elle accole,
Lui crions-nous : « O Mort, les livres que j'ai lus
M'avaient parlé de toi sur tous les tons. Vieux thème! »
Hélas! on est toujours surpris, on devient blème.
Ce n'est donc lieu commun que pour l'esprit, car l'âme
C'est la vie en dehors de toutes nos raisons.
L'esprit sait que la Mort entre dans les maisons;
Mais l'âme, dites-lui, répétez-lui : « Ta flamme
Un jour sera soufflée », elle n'entendra pas.
Et même quand la mort prend l'homme dans ses bras,
L'âme peut bien trembler, mais au fond, toujours ivre,
Elle ne conçoit point qu'elle cesse de vivre.

XXX

Réjouis-toi. Le train est entré dans la plaine,
Il aura, cette nuit, la lune bleue et pleine
Pour compagne le long de son chemin luisant.
Tu peux dormir en paix, car la plaine fidèle
Est comme un Ange gardien toujours présent,
Et l'on a beau courir, on demeure auprès d'elle.
Demain, après-demain, va, tu retrouveras
Son grand ciel circulaire et pâle dont la voûte
S'abaisse à l'infini sur un horizon ras.
O long et lent pays! c'est par des jours de route,

Moins par les yeux que par le bercement du corps,
Par la marche du temps, par la fatigue même,
Par quelque chose enfin d'invisible au dehors,
Que l'on pénètre un peu dans son âme et qu'on l'aime.
Ce n'est pas de l'ennui, ce n'est pas du sommeil,
C'est, entre l'un et l'autre, un rythme doux et triste
Qui fait rêver jusqu'à douter que l'on existe.
Réjouis-toi. Demain, tu verras le soleil
Se lever au-dessus de tes pauvres villages;
Tu reverras, le cœur ému, ces attelages
Si poudreux, si boueux, qu'il semble que leurs roues,
Leurs chevaux, leur cocher, tout soit poussière et boue;
Tu reverras, mâchant les grains du tournesol,
Le paysan vêtu de bure épaisse et jaune
Qu'on croirait modelé dans la glaise du sol.
Son sourire naïf est celui d'un bon faune
Qui, de loin, a suivi Jésus dans la forêt,
Et qui, charmé, la tête inclinée, en arrêt,
L'écoute. Et le sourcil du bon faune se fronce
Parce qu'un rossignol indiscret vocalise.
Enfin l'oiseau se tait, et tous, fleur, oiseau, ronce,
Faune, Dieu les baptise et les évangélise.

Réjouis-toi. Demain, nous entendrons peut-être
Un berger qui, poussant devant lui son troupeau,
Gauchement tirera deux notes d'un pipeau.
Deux notes ! ce n'est pas Tityre sous le hêtre,
Et Virgile en eût ri, ne le comprenant pas.
Deux sons ! l'un qui gémit, et l'autre un peu plus bas
Qui soupire : le cœur que sa souffrance indigne,
Et, le moment d'après, le cœur qui se résigne.
Mais pour toi quelle flûte et quel chant modulé,
Valent se bégaiement du pipeau monotone ?
Quelle voix comme lui dirait l'immense automne
Et l'horizon pareil au bonheur — reculé ?

XXXI

C'était hier, jour d'automne, à l'heure où la chaleur
Déjà s'épuise et vers le soir penche,
Lorsque l'après-midi ruisselant d'or épanche
Un trop plein d'amour et de douleur.

La rivière étalait une nappe glissante
De rayons jaunes dans les prés verts.
Et nous, tout enflammés d'une joie innocente,
Nous poussions notre barque au travers.

Que la forêt alors était belle : dorée,
Vibrante de jeunesse, à l'orée,
Et, dans ses profondeurs, sombre et sourde, roulant
Un rêve infiniment vieux et lent !

Et j'ai crié, debout à l'avant de la barque,
Du côté des échos endormis,
Des mots, des noms français, tous fiers, portant la marqu
De mon pays : vos noms, mes amis !

Fidèles à ma voix, vos ombres sont venues :
En se nommant elles ont passé ;
Et des vents se levaient, doux comme des mains nues,
Qui me tinrent longtemps embrassé.

LE PETIT COIN DE TERRE

I

A TRAVERS CHAMPS

Le bruit à l'étranger court que la France est folle,
Déchue. Encore quoi ? Malade. Est-ce tout ? Non.
Morte. Morte à jamais, la nation frivole !
Bien pis, pour entacher l'honneur de son doux nom :
« Ah ! le vice, dit l'un, c'est ce qui l'a tuée ! »
Et l'autre : « Enterrons-la, cette prostituée ! »

Viens donc, et donne-moi ta main,
Ma chère âme étrangère,
Je te montrerai le chemin
De ma terre légère.

Viens, tout l'azur est avec nous,
Les herbes hautes sont fleuries,
Les grandes marguerites des prairies
Baiseront tes genoux !

Vois comme ils ont des tailles fines,
Nos peupliers d'argent,
Comme le front de nos collines
A l'air intelligent !

Après la torpeur des longs rangs de vignes,
De petits bois nous font accueil,
Et partout des buissons entrecroisent leurs lignes
Où se repose l'œil.

Quelle nature est plus humaine,
Quelle belle a moins de dédain
Que la France où l'on se promène
Comme en un jardin ?

Elle pourrait être inutile,
Étant si jolie,
Mais non, la coquette est fertile
Pour mieux séduire, par folie !

Folle, en effet, la France est folle,
Sa folie est l'esprit qu'elle a :
Toute chose est folle, qui vole,
Mais savoir voler, tout est là !

II

A TABLE

Et de ce peuple fou le bon sens me confond.
Veux-tu voir, sous nos murs ajourés en dentelle,
Ce qui, quand le mauvais destin les démantèle,
Ne bouge pas ? veux-tu toucher le sol profond ?
Prends mon bras. C'est ici le cœur de notre vie ;
On t'attend : la table est servie.

C'est une table ronde avec sa nappe blanche.
La lumière de la croisée
Comme un regard du ciel sur la nappe est posée,
Sanctifiant la gourmandise du dimanche.

Le vin joyeux, dans un flacon,
Darde un œil qui vous brave,
Car le vin est gascon,
Mais le pain reste grave.

Et sur le buffet j'aperçois
Des gâteaux qui sont mes amis d'enfance,
Du temps qu'on me disait : « François,
Rappelle-toi bien ma défense :
N'y touche pas! »
Et je leur souriais pendant tous le repas.

Chère femme, assieds-toi parmi nous, et contemple
Cette salle à manger, à sa manière un temple,

Et de tous le plus vénérable. Oh ! si j'ai pris
Pour de l'ennui, souvent, le grand air de scrupule
Qu'ont ces murs familiers, si j'ai cru la pendule
Radoteuse et le temps ailleurs moins long, moins gris,
C'est qu'il faut qu'un jeune homme ait versé bien des la
Qu'il ait, au loin, rêvé du pays plus d'un soir,
Pour comprendre un vieux meuble et lui trouver des cha

Vieux buffet, le service à thé, sur ton dressoir,
Brille au complet depuis cent ans. Ta prud'homie
A mis au rang des saints la sainte Économie.
Avare? non, mais dame! un peu serré. — Quand même,
Pour la fidélité de ton cœur ancien,
Pour ton ventre de bon petit paroissien,
Vieux buffet que je raille, au fond comme je t'aime !
On te devine exact, honnête, mesuré,
Moitié tabellion, moitié brave curé,
Et, dans ton vernis clair, on dirait que se plisse
Un visage narquois pétillant de malice.

Lorsqu'on mange la soupe en famille, l'on sent,
Dans le recueillement de la faim qui s'apaise,
Que, sur les fronts baissés, le silence qui pèse
A l'autorité d'un doigt tout-puissant.

Instants sacrés que ceux où l'on met en commun
Le besoin le plus fort de la vie, où chacun
Apporte, en s'approchant de la table paisible,
Son cœur comme un hôte invisible !

Le soir, quand le sommeil me troublait la paupière,
Et quand j'étais petit, comme notre soupière
Me paraissait énorme et comme sa vapeur
Tournoyait et montait ! Quel volcan! j'avais peur,
Mais une peur si douce, un peu feinte et rusée,
Que mon âme excitait pour en être amusée !
Oh ! les points lumineux des cristaux, autant d'yeux !
Et j'imaginais l'Ogre en rêvant d'une bouche
A la mesure de la louche,
Et mon père et ma mère étaient pour moi des dieux.

Je les vois tels qu'alors ils trônaient sous la lampe :
Tout près de moi, si près que mon cœur est au chaud
Puis, tout à coup, parlant par énigmes, très haut,
Très loin, parmi l'encens de la soupe qui trempe...

Chère, s'il se pouvait que, par-dessus les blés,
Les vignes et les bois, en ce moment, tu vinsses
Dans toutes les maisons de toutes les provinces,
Par familles, partout, tu verrais attablés,
Disputeurs, mais unis dans les jours de souffrance,
Les petites gens du peuple de France.

La table de famille, on s'y fâche, on y boude,
Mais en rond l'on y fait la chaîne, coude à coude,
Autour d'un dieu lare en qui chacun croit :
L'Honneur, le vrai dieu des âmes françaises,
Et chaque coup du sort rend le cercle des chaises
Plus résistant et plus étroit.

Entrez, l'étrangère, entrez dans la ronde,
Mangez et buvez !
Vous voyez, c'est nous la honte du monde,
C'est nous les Français dépravés !

On médit de nous parce qu'on envie
Ce grain de sel fin,
Cet esprit qui donne en France à la vie
Un goût si bon qu'on en a faim.

Goûtez donc, ma chère, à tous nos plats, mais
Si l'on vient vous dire
Que nous nous mourons, il faudra sourire.
C'est tout. Ne l'oubliez jamais.

III

LA PETITE VILLE

La ville où je naquis, un fleuve étroit l'arrose ;
L'eau coule sous le pont comme une claire prose,
Et mire honnêtement dans son calme miroir
Et le doit et l'avoir :
Elle enregistre un arbre, un mur, sur son passage,
Et fait ainsi l'addition du paysage.

La ville où je naquis a de petits pavés
Carrés, durs, enfoncés, cimentés dans la terre,
Tous proprets et contents d'être si bien lavés,
Et blâmant le caillou qui roule, solitaire.

Le clocher, par-dessus le poste de l'octroi,
Regarde avec effroi
Un chemin qui longe une vigne.
Il s'inquiète, il lui fait signe :
« Reviens donc ! » Mais le fou ne l'entend même pas,
Et disparaît au haut des collines, là-bas...

Bonne vieille demoiselle Prudence,
Quand passe un chariot dehors, sur ta crédence
La porcelaine tremble, et ton cœur tremble aussi.
Ta chatte fronce le sourcil ;
L'âme des choses sort à moitié du sommeil,
Sourit, étonnée, au soleil,
Puis, lasse d'un effort si grand, replonge
Dans les ondes mortes du songe.

Bonne vieille demoiselle Vertu
Qui fais la chasse à la poussière
Et qui me tenais en brassière,
T'en souviens-tu ?
J'admire tes planchers brillants comme des glaces ;
Tu remets avec soin les chaises à leurs places,
Sitôt les visiteurs partis ;
Et moi qui jadis me blottis,
Enfant, contre ta chaste robe,
Bien qu'ayant perdu ma candeur,
Je te dois de garder un fond naïf et probe
Et le respect de la pudeur

IV

LA CÔTE D'ARGENT

Un petit coin de terre est mon seul juge au monde.
Là, pied à pied, les pierres combattent avec l'onde
Pour la possession du sable. J'obéis
Au doux charme voilé de ce vague pays,
Bien qu'il m'ennuie un peu, parfois, comme un poème
Trop sincère qui trop ressemble à mon cœur même,
O ciels marins que, tout enfant, j'ai regardés,
Nuages par la brise incessamment cardés,

6

Fils flottants de la pluie au loin, jaune lumière
Dorant sur un fond noir les tuiles des maisons,
C'est vous qui, par-dessus la route coutumière,
M'attiriez du côté des libres horizons
Où va s'amincissant la ligne de la grève,
Plate et pâle entre deux abîmes — dans le rêve.
Ajoncs d'un vert malade et chardons d'un bleu gris,
Dune rose ou blanchâtre ou mauve, selon l'heure,
Vos couleurs qui n'en sont presque pas m'ont appris
Que, tout n'étant que vain reflet, rien ne demeure.
Et, brûlés et tordus, les pins m'ont dit pourtant
Qu'il faut lutter, qu'il faut mourir en résistant.
L'air est tellement pur qu'on le sent qui s'infiltre
Dans tous les plis de l'âme : au dedans c'est un philtre,
Au dehors un bain frais que Dieu parfume avec
L'encens de l'immortelle et le sel du varech.
L'air ! il compose à lui tout seul ces paysages :
Tout le reste, villas, forêts, nappe de l'eau,
N'est qu'une bande étroite au bas d'un grand tableau,
Et je l'ai respiré, cet air, à tous les âges !
Lorsque j'étais petit, je ne raisonnais point,
Je jouais, je prenais du sable dans mon poing,
Pour le laisser couler ensuite, sans comprendre
Quels liens rattachaient ma vie à cette cendre.

A dix-huit ans, j'errais en déclamant des vers
Sur la plage, de méchants vers dont j'étais ivre,
Et j'invoquais la Mort, tant j'avais soif de vivre,
Tant j'aspirais à tout aimer dans l'univers !
La sirène qui gît dans les livres de classe
M'apparaissait, vivante, à l'ombre d'un rocher ;
Je la voyais, debout sur sa queue, approcher,
Nue... Et je sens encore un bras frais qui m'enlace,
Tandis que le soleil, giclant par un trou bleu,
Découpe dans la grotte obscure un rond de feu...
Béni soit maintenant l'été qui me ramène,
Après deux ans, après ce mariage au loin,
Sur la terre à jamais pour moi la plus humaine !
Ce n'est pas métaphore, elle est vraiment un coin
Enfoncé dans la mer, et la mer qui la ronge
L'enveloppe de vents, de voiles et de songe.
O murmures ! les flots, les pins m'ont accueilli !
Tous ont dit à mon cœur : « Non, tu n'as pas vieilli.
Nous te reconnaissons, mon enfant. Sois sans crainte.
Ta pensée appartient à nous qui l'avons peinte
De mille tons fondus l'un dans l'autre. Il est clair
Que ton sort est pareil au goéland dans l'air,
Lorsque, ne sachant plus où se poser, en butte
A la tempête, il va de culbute en culbute.

Mais nous, les pins, la mer, si nous t'avons versé
Le poison sombre et doux qui rend l'âme inquiète,
S'il est vrai que ce sont nos voix qui t'ont bercé,
Pouvons-nous te blâmer, mon fils, d'être poète ?
La plage, elle non plus, ne produit aucun fruit
Utile, rien de bon pour l'appétit des ventres,
Mais les vagues, chantant en chœur comme des chantres,
Éparpillent dans l'air des semailles de bruit,
Et la Beauté, la fleur divine, impérissable,
Seule s'épanouit sur les pentes du sable. »

V

L'AIEULE

1

Un jardin tout petit, là-bas,
  A des centaines de lieues :
Les ombres du soir y sont bleues
  Dans les feuilles, et les pas
Si mystérieux sur le sable !

Quel gris indéfinissable
Revêt ton visage aimé,
O vieille femme lasse, assise
Dans le crépuscule embaumé,
Sous la tonnelle imprécise!

La chaude nuit de septembre
Dans le figuier noir fait son nid.
Un rayon de lampe jaunit
Aux persiennes d'une chambre.

Longtemps tu demeures là,
Seule avec les grillons qui crient,
Tout ton corps penché vers la
Sombre terre et tes lèvres prient.

L'herbe t'attire, hélas! tes reins
Cèdent au poids des années,
Mais, pauvre âme, comme tu crains
Ce lit dans les fleurs fanées!

Ah! que n'y dort-on d'un sommeil
  Qui soit une longue sieste,
Où l'on sente un grand ciel vermeil
  Qui sur les yeux toujours reste!

Car l'on a bien quelque nausée
  Des gens et des choses, mais
Le ciel est ami, la rosée
  Fidèle, et tu les aimais!

2

Sous le manteau de l'âtre où le tison charbonne,
    Une pauvre vieille âme bonne
Songe à la Mort debout près de là sur le seuil,
    Un pauvre corps songe au cercueil.

L'azur brûle dehors dans la rue aveuglante,
    Mais l'été ne réchauffe plus
    Les rameaux séchés de la plante,
Ni les genoux hélas! engorgés et perclus.

Par le soleil ainsi trahie,
La vieille femme a dit qu'on allumât du feu,
Pour quand même essayer de ranimer un peu
Le peu qui lui reste de vie.

Mais le feu s'est éteint, et, dans le foyer noir,
Devenu profond comme un gouffre,
Seul, un bout de fumée inquiétant à voir
Se tord comme quelqu'un qui souffre.

Pauvre vieille ! une larme a coulé de son œil,
Car, au fond de son grand fauteuil,
Elle a cette atroce pensée
Que son propre foyer aussi l'a repoussée.

3

Humble face de femme âgée
Que, détestable laboureur,
Avec fureur
Le Temps a ravagée ;

Pâles yeux remplis d'une eau trouble
Où chaque image se dédouble,
Tous les vivants ayant près d'eux
    Des squelettes hideux;

Chère main qui vas de toi-même
Te placer à l'endroit du corps
Où l'on croise les mains des morts
    Pour la parade suprême;

Poitrine si chaste et si douce
Où le mal fouille, où le mal pousse,
De quel mouvement horriblement lent!
        Son ongle sanglant;

Bonne aïeule transfigurée,
Ame pure encore épurée
Par une agonie où je crois
Voir un symbole de la Croix;

C'est peu de dire que je baise
Le bas de ta robe, non,
Je fais plus, je fais de ton nom
Un nom de sainte française.

4

Car chez toi l'héroïsme est toujours de la grâce,
Un trait d'esprit, la fleur d'un naturel charmant.
Non, à quatre-vingts ans tu n'es pas du tout lasse
De vivre, et tu le dis, ma foi, très simplement.
Si surmonter la peur est toute la bravoure,
La tienne a de ces mots que longtemps on savoure,
Trésors sans prix légués aux fils par les aïeux :
« Vous n'imaginez pas comme c'est ennuyeux
De mourir, mes enfants ! » Et toi qui, tout à l'heure,
Étais loin des regards cette vieille qui pleure,
Voici que devant nous tu plaisantes, tu ris.
Et quel parler ! quel ton ! quel tour ! quel coloris !

Mais lorsque, coupant court à ta fine faconde,
L'affreux mal dans ton sein se réveille et te mord,
Sans un cri, pour mieux voir face à face la Mort,
Tu fermes doucement les yeux une seconde...
Puis — ce qui vient après est si poignant, si beau,
Que c'est en affaiblir le sens que de le dire —
Quand tu rouvres les yeux, pâle, au bord du tombeau,
Tu fais un grand effort sublime pour sourire.

L'ORMEAU

Et maintenant voici, rapetissé, vieilli,
Sévère comme ceux qui n'ont jamais failli,
Avec sa barbe blanche et ses yeux bruns et tristes,
Mon père, tout devoir, tout susceptible honneur,
Républicain d'esprit et de mœurs jansénistes,
Indépendant et raisonneur;

Et rose de timidité, la tête grise,
Le cheveu bien tiré mais qui s'échappe et frise,

Gardienne des clés, régente des menus,
Multipliée en soins menus,
C'est toi, mère craintive et toujours éplorée,
O prunelle par tant de pleurs décolorée !

Et toi, sœur, qui, le buste droit,
Riant d'un rire aigu de nonne,
As muré ta frêle personne
Dans un catholicisme étroit ;

Et toi, le compagnon de toute ma jeunesse,
Des bons et des mauvais jours de Paris,
Bouche mince, nez long, visage de finesse
Qui du bout des cils me souris ;

Vous, vieux parents, vous êtes la racine,
Vous, frère et sœur, comme moi les rameaux
D'un arbre qui dans l'azur se dessine :
Rien qu'un ormeau parmi d'autres ormeaux.

L'arbre est commun, mais fière est sa roture :
Plus il plonge bas dans l'ombre du sol,
Plus haut, par-dessus le mur de clôture,
Il épanouit son grand parasol.

Et toi, mon enfant, qui n'es pas encore,
Bourgeon qui mûris sur l'arbre greffé,
Cher embryon impatient d'éclore,
Germe aveugle, de lumière assoiffé,

Enfant, quand tu seras né, sois la tige
La plus libre, la plus près du ciel bleu,
Monte, monte, insoucieux du vertige,
Vers le soleil, petite feuille en feu !

Oh ! surpasse-nous, mon enfant ! Oublie
La branche qui fut ton premier berceau;
Vibre, chante et, si notre amour te lie,
Cesse d'être feuille et deviens oiseau !

D'UN ÉTÉ EN SAINTONGE

I

LES BELLES HEURES

Parmi les jours qui vont comme une braise éteinte
Grossir au fond de nous cette masse indistincte,
Ce tas d'on ne sait quoi de gris et d'effacé
Qui pèse plus que cent cadavres : le passé,
Il est des heures d'autrefois presque éternelles
Dont l'azur est resté si clair dans nos prunelles
Que, si nous regardons le soleil aujourd'hui,
Ce n'est, auprès, qu'un globe rouge et plein d'ennui.

Ces heures cependant semblaient comme les autres.
Le soir, quand, dans ma chambre, à ma table, je lis,
Une servante vient, elle refait nos lits,
Je ne l'aperçois point. Les heures vraiment nôtres
Glissent ainsi, les pieds feutrés, d'un léger pas,
Et tant qu'elles sont là, nous ne le savons pas.

Qu'importent ces reflets du ciel bleu dans le givre !
Mon rêve entre eux et moi pose un verre fumé,
Tandis que, par-dessus le présent embrumé,
Tel matin sort de l'ombre, éclate, est seul à vivre !
Voici le petit port où l'an dernier je fus :
L'auberge est blanche et ses volets sont clos encore,
Et, dans le demi-jour pâle, argenté, diffus,
La mer a des luisants d'écailles. C'est l'aurore.

Oh! quand mon tour viendra d'aller dormir sous l'herbe,
Mourra-t-elle en mes yeux, la vision superbe ?
Non ! Dans l'étouffement, dans la nuit des tombeaux,
Vous renaîtrez, soleils de nos jours les plus beaux !
Sans doute la raison vacille et peut s'éteindre,
Mais vous, comment la Mort vous pourrait-elle atteindr

Vous êtes ce qu'il faut adorer à genoux ;
Du divin vous avez la splendeur, le mystère,
Et c'est grâce à vous seuls que nous osons sur terre
Croire à l'éternité que nous portons en nous !

II

PAROLES D'AVANT L'AUBE

Que nos sommeils sont lourds ! et quel est donc le crime
Dont le remords pèse sur eux ?
Quels soupirs poussés du fond de l'abîme !
Quels soubresauts douloureux !

Sous la paupière close un autre monde s'ouvre,
Qu'éclaire une étrange lueur,
Et le front peuplé de rêves se couvre
Comme d'un fard de sueur.

Que l'ombre où dort un homme est anxieuse et triste !
La vie à la date d'hier,
Comme suspendue au plafond, persiste
A nous menacer dans l'air.

Les vêtements quittés prennent des attitudes
De fatigue au bord d'un fauteuil :
Ils ont tous les plis de nos habitudes,
Ils sont nous, moins notre orgueil.

Levons-nous, fuyons la couche
Où la douleur nous poursuit,
Aspirons à pleine bouche
Les souffles purs de la nuit !

C'est l'heure d'avant le jour,
L'heure fraîche et nacrée !
La Terre a quinze ans, l'amour
Gonfle sa petite gorge sacrée !

Si vieille et redevenue
    Une enfant qui s'ignore,
    Elle aspire à l'aurore,
Mais frissonne d'être nue.

Ayant lavé son beau corps
Dans le bain de l'ombre humide,
Elle en sort toute timide
Et ne sait plus rien des morts.

L'homme croit l'avoir souillée
    Il n'y paraît pas :
Nulle trace de ses pas
Dans l'herbe droite et mouillée.

    Sous de fins réseaux
    De claire rosée,
  La Terre a l'âme osée
  Et vive des oiseaux.

Eux chantent dans les brumes,
Elle avec eux joue
A frotter sa joue
Contre leurs douces plumes.

Oh ! ce chant pointu
Qui plaît à la fée,
Ma voix étouffée,
Que ne le connais-tu ?

O note frêle et juste,
Perle qui tremble, émue,
O larmes de l'arbuste
Qu'un vol subit remue !

Tout prie et tout se mêle
En un même credo :
Le chant, la goutte d'eau,
La feuille et l'aile !

Ah ! balourds que nous sommes,
Nous autres, pauvres hommes,
Auprès de cette foi
Et de cette jeunesse !
Faut-il que l'aube naisse
Pour qui doute de soi,
Pour qui la neuve aurore
Demeure vieille, et n'est
Qu'espoir qu'on sait benêt,
Bâillement qu'on connaît,
Rien que souffrance encore !

III

« EN PALIER »

Quand nous passions près d'eux, les arbres avaient l'air
De choir à la renverse,
Puis, soudain redressés, de fuir en sens inverse
De notre course, au loin, jusqu'au bord du ciel clair.

La voiture filait si vite que, parfois,
On aurait pu la croire immobile, et des bois,
Des étangs, un moulin, des charrettes, des gens
Montaient vers nous du fond des horizons changeants.

Après de lourds relents d'étables, nos narines
Aspiraient des parfums salés d'algues marines;
Tous les vents se mêlaient sur nos lèvres : les frais
Et les chauds, ceux des bourgs avec ceux des marais.

Et tous ils bourdonnaient dans notre tête creuse,
En chassaient la pensée et n'y laissaient plus rien
Qu'on ne sait quoi d'aérien,
Comme une inconscience heureuse.

Car la raison humaine est comme une fourmi :
Casanière, au milieu des livres elle rampe;
Elle aime le repos, la paix du soir, la lampe
Que l'abat-jour voile à demi.

Mais entre quatre murs le regret nous assiège,
Le scrupule dans tous les coins nous tend son piège,
Et l'âme sédentaire, à force d'écouter
Les leçons du silence, en arrive à douter.

Tandis que la vitesse est un vin qui rend fou,
Qui communique à l'homme un rire vague, un spasme
De vertige et d'enthousiasme,
Et c'est l'oubli dans la stupeur du casse-cou.

IV

PIEDS NUS

« Ah ! t'écriais-tu, que je suis contente
De marcher pieds nus sur le sable doux,
De tremper mes jambes jusqu'aux genoux
Dans l'écume éclatante ! »

C'est vrai qu'il suffit d'un mince soulier
Pour nous isoler très loin de la terre,
Mais lorsque nous allons nu-pieds, son mystère
Nous devient familier.

Car, à chaque pas, le sol élastique
Nous donne un baiser profond, appuyé,
Et l'on cesse d'être un homme ennuyé,
        On comprend l'âme antique;

On voit dans la marche une dignité
Qui, nous élevant au-dessus des bêtes,
Porte haut dans l'air fièrement nos têtes
        Vers la Divinité.

L'esprit enfermé longtemps dans les chambre
Rêve trop, s'épuise en stériles vœux :
Voilà pourquoi, las d'être assis, je veux
        Me dégourdir les membres.

Et la mer, soudain, comme un grand filet
Qui s'étale, enveloppait ta cheville,
Avec un bruit de mousse qui pétille
        Et des blancheurs de lait.

A chaque reflux, nous sentions le sable
Nous trahir, nos corps perdre leur appui,
Et tout l'océan nous tirer à lui
D'un long geste inlassable.

Les Jeux et les Ris semblaient restaurés,
Et nous, les joueurs, ramenés à l'âge
Où les dieux païens chauffaient sur la plage
Leurs larges dos dorés.

V

LE VAISSEAU QUI PENCHE

Tout de mon long couché, les bras en croix,
Sur la dune, face aux étoiles,
Comme sur un pont de bateau, je crois
Voguer à pleines voiles !

La Terre incline sous le vent
Ses vergues et ses mâts de forêts qui bruissent,
Et les flots de l'azur nocturne à son avant
Glissent.

Un orchestre lointain joue une ritournelle,
Un air bête et noceur,
Mais ce bas appel jouisseur,
L'immense étendue éternelle
L'accueille avec douceur
Et se disperse en elle.

O nuit, énormité du silence ! Je plante
Mes yeux là-haut dans l'éther noir,
Dans la poussière étincelante
Où l'on croit voir,
Au delà de sa propre vue,
En dehors du champ des lunettes,
Chère entre toutes les planètes,
La planète inconnue,
L'astre des firmaments meilleurs,
Douce paupière qui cligne,
Tout imperceptible signe,
Havre sans nom qu'on désigne
De ce vague mot : Ailleurs !

Savants d'on ne sait quelle science, astronomes
Des mondes présumés,
La voyez-vous passer, la galère des hommes,
Avec tous ses feux allumés?

Distinguez-vous, braquant vos regards sur le gouffre
Comme un faisceau d'obscurs rayons,
Que l'équipage est vieux, las, divisé, qu'il souffre,
Et que toujours nous louvoyons ?

Ou, quand la Terre au loin dans notre crépuscule
Brille, oh ! si faiblement !
Est-ce donc d'un œil froid que votre esprit calcule
Les lois de notre mouvement ?

Quoi ! l'âme humaine, un *X* dans vos algèbres !
Ah ! mais, je vous le défends ! c'est trop peu
Pour tant d'efforts dans les ténèbres,
Tant de tâtonnements vers Dieu !

Non, je vous veux un cœur pitoyable où l'angoisse
De minute en minute croisse,
Lorsque, studieux, ayant mis
Votre œil sur la lentille énorme,
Vous observez l'ébauche informe
De notre cité de fourmis;
Je veux que l'univers nous plaigne;
Je veux, quand nous saignons, qu'il saigne;
Je veux qu'instruits de nos douleurs,
Vous mêliez vos pleurs à nos pleurs
Dans la nuit qui nous enveloppe;
Que, sans pouvoir nous secourir,
Nous voyant lutter et mourir
Au bout de votre télescope,
Vous songiez : « Oh ! les malheureux,
Le sort est injuste pour eux ! »

AU PAYS DES YEUX GRAVES

I

L'INSOUMISE

Les pommiers s'en vont vers le lac
Sur la pelouse en pente ;
Le bleu du lac dans l'entrelac
Des pommiers tors serpente.

Les feuilles tressent avec l'eau
Une belle guirlande,
Mais le fond noir du clair tableau,
C'est ton sort, ô Finlande !

Du moins, jusqu'aux cimes des bois
    Tout depuis le brin d'herbe
Frémit, tout élève une voix
    Indignée et superbe ;

Et l'écho répète au vainqueur :
    « Je méprise ta chaîne,
Tu m'a pris mon champ, mais mon cœur
    Garde sa libre haine ! »

II

BLONDE

Belle aux cheveux de lin accoudée à l'écluse,
Ton regard bleu-sombre est profond sans ruse,
Un hâle doré couvre ta peau rose ;
Ton sein, je le devine dur et frais...
Mais je m'arrête, je n'ose
Dire ce que je voudrais.

De petites villageoises
Passaient, portant des framboises

Dans des coupelles d'écorce.
Tu souriais, pleine de force,
Pleine de verdeur grave et douce,
Comme sur le sapin sourit la jeune pousse.

Mais les vannes se sont ouvertes,
Et notre barque a suivi
Le bouillonnement des eaux vertes...
C'était à Rättijärvi.

III

LA SEMONCE

Le même azur profond et triste,
Je l'ai retrouvé, ma foi !
Dans les yeux de l'aubergiste
Lorsqu'il les a fixés sur moi.

Au nord de la mer Baltique,
Tout le monde est un peu pasteur,
Il n'est même athée ou sceptique
Qui ne soit prédicateur.

Donc cet homme semblait me dire :
« Examinez vos péchés
Avant boire et, Monsieur, tâchez
Après de vous mieux conduire. »

IV

LES VOIX

Ces blocs de granit épars dans les champs,
Ces forêts, cette orge indigente et rare
Ont l'âpre beauté d'une terre avare
Et leurs chants qui sont de graves plains-chants.
La basse des torrents sourds accompagne
Les soprani du soir dans la campagne,
Et, quand souffle le vent, le vieux Luther
Conduit le choral des sapins, l'hiver.
L'hymne dit : « Sois fort car la vie est rude.
Le bonheur jamais n'est dans le présent. »
Et la neige, au loin, cette grande prude,
Approuve en se taisant.

V

PÂTURAGE DE PRINTEMPS

Les rennes déjà broutent l'herbe tendre,
Leur poil bai luit dans la prairie,
L'air est moite, l'hiver consent à se détendre
Sur la vallée endolorie.

Le ciel est toujours gris, mais d'un gris presque bleu.
C'est la trêve de Dieu
Entre la terre et lui.
Si ce n'est du bonheur, c'est un plus doux ennui.

Une chanson perpétuelle
De neige fondante s'égoutte
Dans les fossés verts de la route
Et les ruisseaux de la ruelle,
Et chaque jeune fille écoute,
Comme un cristal qui vibre en elle,
La même chanson éternelle.

O lumière, eux aussi, les gens du Nord t'adorent !
Là-bas, très loin, tes rayons dorent
Le marbre et font l'homme rieur,
Mais ici l'on te rend un culte intérieur.

Huit mois par an, tu vis dans l'âme
De ceux qui sont privés de toi,
Comme, au cœur d'un amant, un souvenir de femme.
Comme, au cœur du croyant, sa foi.

Et quand, d'une sourde secousse,
Rompant les glaçons endormis,
Tu mets des perles dans la mousse,
Ta clarté triomphante est douce
Comme un baiser depuis longtemps promis.

VI

LES PAS INDISCRETS

Une branche, soudain, qui ploie et se balance,
Un frou-frou vif d'aile qui fuit,
Et le bois anxieux retombe au grand silence
Qui précède la nuit.

C'est un accord muet de feuilles circonspectes,
Comme un arrêt subit d'innombrables frissons,
Une pause dans les chansons
D'une infinité d'oiseaux et d'insectes.

Seul, très loin, formidable et sourd, on ne sait où,
Un torrent gronde,
Creusant par son bruit comme un sombre trou
Dans la paix fragile et profonde.

Mieux que la mer les bois conservent
Les souvenirs des premiers temps.
J'ai troublé leur rêve. Ils m'observent.
Seraient-ils mécontents ?

La mer s'emporte, eux, c'est étrange,
Tous leurs sentiments sont cachés ;
Quand un pas d'homme les dérange,
Ils se taisent : ils sont fâchés.

VII

SURPRISE

Oh ! les grands bois et leur odeur de champignons !
Comme on est loin ! on songe à l'homme des cavernes...
Pas si loin, car voici, tout à coup, les pignons
D'un hôtel : électricité, confort moderne.

Sur la terrasse, un groupe
De sylvains et de fées
Sans plus d'embarras soupe :
Nymphes longues, coiffées

De clairs chapeaux fleuris,
Sylvains très chic, en frac.
Le Café de Paris,
Seigneur ! au bord du lac.

VIII

A LA TAVERNE

Dans Upsal j'ai bu l'hydromel,
Non comme un simple Jarl, en quelque broc, mais tel
Que Siegfried ou Wotan, dans la corne évidée.
Cependant, l'âme intimidée,
Croyant sentir sur moi peser tous les regards,
D'un geste gauche, avec un sourire de gêne,
J'ai sur le guéridon de chêne
Reposé la corne pleine aux trois-quarts,
Et je m'enfuis. Dehors c'était le crépuscule...
Des Dieux, évidemment !
— La vie est ridicule !

IX

UN DIMANCHE A TRONDHJEM

Cette église en granit bleu
Me décontenance un peu ;
C'est l'esprit de la Réforme
Sculpté dans la pierre énorme :
Rien pour les sens, rien d'orné,
C'est un grand corps décharné,
Une carcasse vidée,
Un squelette, c'est l'idée

Pure, sans mol abandon,
La règle austère et revêche,
Piquante comme un chardon,
Les murs nus, l'ogive sèche
D'un gothique tout abstrait,
Où l'œil n'est jamais distrait
Par la fleur ou la statue.
Mais l'esprit cette fois tue.

Dans ce temple, assis sur un banc de bois,
Je songe à mes Fêtes-Dieu d'autrefois,
Aux petites filles vermeilles
Qui, des roses plein leurs corbeilles,
De reposoir en reposoir,
Dans le jardin bleu de « la Providence »,
— Quel doux nom de couvent ! — marchaient d'un pas [de danse
Devant l'ostensoir.

Si j'ai, tout enfant, chéri la lumière,
Et vu dans l'azur d'un beau jour
La plus magnifique prière,
Le plus fou miracle d'amour,

C'est en ces mois heureux où l'encens et la brise
Mélangeaient leurs parfums flottants,
Quand passait, souvenir d'une immortelle frise,
Le cortège clair du printemps !

Cependant, menton gras posé
Sur une collerette rêche,
Lunettes d'or et teint rosé,
Le pasteur prêche.

J'entrevois le Jésus du Nord
Qui, sur son bateau, dans la brume,
De fiord en fiord
Pêche et s'enrhume.

Jésus, que dis-je ? est-ce bien lui ?
Non, c'est Brand ou quelque autre,
C'est, de noir long vêtu, l'apôtre
Du pédantisme et de l'ennui.

Le pli de sa bouche est un blâme
A tout bonheur :
Ce n'est plus qu'un froid sermonneur
Sans aucun sourire dans l'âme.

Ce n'est plus non plus l'Évangile, avec
Le platane et la source, à l'ombre, qui murmure;
Il a perdu son goût de figue fraîche et mûre,
Ce n'est plus qu'un fruit sec.

X

SUR LE LAC D'ELSENEUR

Prince, la pluie échevelée
Se tord sous le poing de l'Automne,
L'eau du Sund roule un œil atone,
Plein de méchanceté voilée.

Tu pâlis. Cela t'étonne
Que la vague qui moutonne
Ait un œil torve et vairon ?
L'œil du roi ! Poltron ! poltron !

Tu fais volte-face. Personne.
— « Quelqu'un a parlé ? Qu'il se nomme ! »
Et te voilà frappant du pied.
Quelle pitié
Que ce faible homme !
Avec le vent même il raisonne !

Contre le vent même il se fâche !
Épée au clair contre le vent !
Puis sa colère tombe. il est comme devant :
Lâche.

Prince du vide et du songe,
Un nuage noir allonge
Sa grande ombre sur le détroit ;
Un frisson de crainte et de froid
Passe dans le jour qui décroît ;
La mouette paraît plus blanche et plonge
Dans les entonnoirs des flots gris
Plus d'azur, les cieux sont pourris :
La nuit du crime impuni
Couvre l'espace infini.

Chez toi l'esprit tend la perche
A l'âme apeurée. Il cherche,
Il trouve un motif subtil
De différer ta justice;
Ton cœur se raccroche au fil
D'un fin prétexte qu'il tisse
En parfait logicien;
Chaque heure ajoute une entrave
A ton désir d'être brave.
C'est le soir. Qu'as-tu fait ? Rien.

Toujours ton œil pâle s'amuse
A suivre les barques au loin.
Tu fais des vers aussi. La Muse ?
Ah ! oui, je connais ce besoin.
Pleutre ! il faut que ta pleutrerie,
D'une voix de gorge attendrie,
Tu la chantes, ténor du Nord !
Tu feins, bourrelé de remords,
Toi, trembleur, d'invoquer la Mort !
Tu gémis de n'être pas fort !
Romantique ! ton mal, tu l'aimes.
Comme tes mains, tes vices mêmes
Ont des distinctions suprêmes.

Tu parles, la nuit, aux étoiles :
« C'est moi, ne me voyez-vous pas ? »
Et quand, à l'aube, des voiles
De pêcheurs cinglent là-bas :
« Être matelot ! partir ! »
— Matelot ? pourquoi mentir ?

Qu'un rayon de soleil,
Filtrant entre deux nues,
Comme un pinceau vermeil,
Dore les grèves nues,
Tu songes d'un air fat, avec mélancolie :
« C'est le sourire d'Ophélie. »

Comment oses-tu prononcer ce nom ?
La terre est fraîche sur la tombe.
Aimas-tu jamais cette enfant ? Non, non,
Mais l'épervier joue avec la colombe.

Et d'abord cela le flatte
De la tenir sous sa patte,

De la pauvrette il se rit;
Mais le pire
C'est qu'au moment qu'elle expire
Peut-être qu'il la chérit.

Beau jeune homme fatal,
Bourreau sentimental
Qui vas criant : « Je souffre !
Oh ! mon âme est un gouffre ! »
Et te prends aux cheveux,
Sais-tu ce que tu veux ?

— Et toi-même ? — Moi ?... hum !... j'arrive de Norvège,
Mais qu'y suis-je allé faire ? et maintenant où vais-je ?

LA CROIX DE BOIS NOIR

I

Un matin, on s'éveille, on est sans méfiance,
On pose sur la vie un regard ni joyeux
Ni triste. On ne sait rien. La lumière des cieux
Dans la chambre tranquille a l'insignifiance
Des êtres familiers qu'on voit sans les bien voir,
Et ce n'est que plus tard qu'on se souvient d'avoir,
D'un coup d'œil, avec quelle horrible exactitude!
Tout noté : la blancheur des murs, la quiétude
D'un livre ouvert sur la table, l'air endormi
Que dans son cadre prend le portrait d'un ami,

Et le tic-tac du temps heureux qui se balance
Dans la profonde sécurité du silence...
Rien n'est changé. Le jour commence. Il est pareil
Aux autres jours d'hiver : c'est le même soleil
Qui sourit, pâle, comme un blessé dans la neige.
Pouvait-on soupçonner dans ce sourire un piège ?
Pourtant, tout attendait, tout redoutait quelqu'un.
Mais qui ? nous l'ignorons, jusqu'à ce qu'il s'impose,
Jusqu'à ce qu'il soit là, le terrible importun
Dont le pas lourd franchit la porte la mieux close.

Un papier cacheté qu'une servante apporte.
Avant d'ouvrir, on sait. Et tout est changé.
— Morte '

II

Certes j'avais pensé bien souvent : C'est fini !
Je ne reverrai plus tes rides me sourire,
Pauvre cher visage jauni,
Funèbre et doux comme la cire.

Lorsque je t'ai quittée à la saison dernière,
Quand j'eus baisé ton front, ta main,
Tu te tins là debout sur le bord du chemin,
Droite autant que tu le pouvais, et fière.

Et ta figure était effrayante au grand jour :
O statue en noir, c'était la Douleur
Qui n'a plus un pleur,
C'était tout l'Amour!

Chapeau bas, tous, devant cette petite vieille
Qui, le pied déjà dans la mort,
Avait l'étrange aplomb de me dire à l'oreille :
« Allons, mon cher enfant, sois fort ! »

III

C'est de loin que mon cœur assiste
A la scène brutale et triste :
Quatre hommes sont venus,
Chaussés de gros souliers,
Quatre inconnus,
Quatre abominablement familiers.

Ils ont chargé sur leur épaule,
Comme honteux qu'on le pût voir,
Un fardeau couvert d'un drap noir.
Le prêtre aussi jouait son rôle

Avec une solennité d'emprunt.
Et c'était tragique et c'était commun :
Larmes de parents et de vieilles bonnes,
Curiosité du quartier, couronnes,
Cierges pâles dans le plein jour
De la petite cour...

Ah ! la Mort ne raffine guère,
Elle est bien du peuple, vraiment !
Sa couleur est crue et vulgaire,
Blessante. Aucun ménagement.
Rien pour l'art. Peu lui chaut comme elle se présente.
Elle vient, voilà tout, et sa main est pesante.

Rien pour l'art, et pourtant le plus grand art, celui
Qui, comme un éclair dans la nue,
Fait tout pâlir quand il a lui :
La vérité nue.

IV

J'ai retrouvé mon vieux père un peu plus voûté,
Et ma mère et ma sœur toutes de noir vêtues,
Et, lorsque, sur le seuil, leurs trois voix se sont tues,
J'ai longtemps encore écouté...

Le couvert était mis, mais, au bout de la table,
S'arrondissait un large espace vide et seul,
Un coin de nappe empreint d'une paix redoutable,
Rigide et nu comme un linceul.

Et mes yeux fouillaient l'ombre, espérant un miracle
Et tout mon cœur tendait vers toi d'un tel effort
Qu'un moment je crus renverser l'obstacle
Qui sépare un vivant d'un mort.

Pourtant je ne vis rien ; aucun doigt, aucune aile
Ne m'a, je l'avoue, effleuré :
L'ombre est restée opaque et sourde, et j'ai pleuré,
Le front contre la muraille éternelle.

V

Je n'osais pas entrer dans le petit salon,
Mais du jardin, par la fenêtre, j'ai pu voir,
Penchant ma tête à droite ou à gauche, selon
Les reflets du ciel dans le carreau noir,
J'ai pu voir, à travers un miroitement sombre,
Comme au fond d'un abîme où rien ne remuait,
Tel un vieux serviteur muet,
Ton fauteuil, à sa place ordinaire, dans l'ombre...
Et, par-dessus les plis des dunes, j'entendais
Le grand bruit de la mer, recouvrant comme un dais
L'enclos où, pour mon cœur, ta mémoire chérie
Ajoute un nouveau sens plus proche au mot « Patrie ».

VI

L'écho de vieilles voix mortes, avec ta voix
S'éteint pour la seconde et la dernière fois;
Des regards qui brillaient encor dans tes récits
Se sont, en même temps que tes yeux, obscurcis.
Au moment où cassa le fil de ta mémoire,
Tout un long chapelet d'âmes dans la nuit noire
A roulé. Toi, tu vis en nous malgré la tombe,
Mais sur combien de ceux que tu connus retombe
Le lourd terreau qui fit résonner ton cercueil !
L'ombre grandit en cercle autour de chaque deuil,
Et, pour les morts anciens, chaque fosse qui s'ouvre
Ajoute une épaisseur à l'oubli qui les couvre.

VII

Avant que l'océan qui vient battre la plage
Ne les ait pour toujours emportés loin des bords,
Oh ! je voudrais saisir par les cheveux ces morts
Et les tirer sur le rivage !

VIII

O Verteuil, vieux gros bourg de la vieille Charente,
Sors de la nuit avec tes pignons du passé ,
Remontez de l'abîme, à l'occident glacé,
Soleils de mil huit cent quarante !

Fantômes, levez-vous, car cette heure où j'écris
Apporte un miracle : ma plume
Va vous redonner un frisson posthume,
Vous rendre vos yeux et vos cris !

C'est, de nouveau, l'ardeur de midi dans les rues,
D'un midi lent qui sonne au cadran de jadis :
Les jardinets sont pleins de lis,
Les lis pleins de guêpes bourrues.

L'entrebâillement des volets
A des prunelles :
Là, bien des sentiments se sont étiolés,
Mais les haines sont éternelles.

Dans le silence, au loin, un marteau rebondit
Sur une enclume ;
La brise que l'odeur des résédas parfume,
Colporte les on-dit
De l'église au marché, de l'étude à la ferme ;
Et, par peur du qu'en-dira-t-on, chacun s'enferme
A double tour, le ladre avec ses sacs d'écus,
La demoiselle pauvre avec les jours vécus.

Un plat de cuivre clair
— L'armet de don Quichotte —
Qui pendille et branlotte
Au moindre courant d'air,
Annonce de loin
Le barbier du coin ;
Mais les panonceaux du notaire
Sont fixes et d'un or poudreux, vétuste, austère.

Et Verteuil serait-il Verteuil sans son château,
Sans la cour d'honneur pavée et fleurie,
Sans le parc vert d'abord, puis bleu sur le coteau,
Et sans l'orangerie ?

Les orangers étaient si beaux que l'on raconte
— Nul ne sait à quand l'histoire remonte —
Que de Versailles l'ordre vint,
Du roi jaloux,
De couper les plus beaux : on en compta cent vingt
Puis nouvel ordre : tous !

Et cependant, le long des murs, dans l'ombre mauve,
S'en vient, très rouge et le front haut,
L'intendant de monsieur de La Rochefoucauld :
Une poule se sauve.

Puis voici le commis voyageur d'autrefois,
A cheval, avec sa valise en croupe,
Qui, mettant pied à terre, entre manger la soupe
Au Lion d'Or tenu par mon parrain François.

Mais quelle est, remontant de bien plus loin, des jours
Où les nobles menaient grand train dans la province,
Cette musiquette qui grince
Et chante les amours ?

Que sa gaîté légère est pâlotte ! on dirait
L'éclair d'un vin clairet
A peine rose,
D'un vin extrêmement vieux qui se décompose.

O crincrin du ménétrier, mon trisaïeul,
Comme ton méchant rire,
Quand il s'est bien moqué des larmes qu'il me tire,
Me laisse ensuite exilé, seul !

Et pourtant, aigre voix,
Violon villageois
De mon ancêtre,
Je t'ai compris, peut-être !

— « Eh ! pourquoi, raillais-tu, souffler sur de la cendre ?
Les charbons sont éteints.
Es-tu sorcier, petit, que tu puisses prétendre
A changer nos destins ?

« Laisse dormir les morts : la plume d'un poète
Est trop fragile, enfant,
Pour soulever le poids de la porte muette !
Laisse, Dieu te défend

« De troubler la grandeur de la paix funéraire
Par un vain bruit de mots,
En drapant d'un chiffon de pourpre littéraire
Quelques malheureux os ! »

IX

Mais toi, grand'mère, tu n'es pas morte,
Tu n'es point de ces cœurs qu'on emporte
En psalmodiant sous les cyprès.
Tu vis d'une autre vie, et plus près
Et plus loin, dans un monde plus ample
Et plus secret, comme un bel exemple.
Le peu que j'ai de force et de foi
Est comme une étincelle de toi.
Je suis l'urne où dort ta cendre chaude,
Et sous la cendre couve un feu pur.
J'écoute en moi le doux bruit obscur
Qu'y fait ton âme, abeille qui rôde.

Ne crains rien. Je ne permettrai pas
Que, cette fois, pour de bon tu meures :
Je ne serai ni méchant ni bas
Pour qu'en mon cœur toujours tu demeures.
Je sais qu'auprès de toi je vaux peu,
Mais, en jetant brindille à brindille
Mes bonnes actions dans le feu,
Je ferai quand même qu'il brille.
Puis mon fils, après moi, prendra soin
De cette flamme jamais éteinte.
Peut-être, lui, sera-t-il moins loin
De ta sublime auréole, ô Sainte !
Ah ! du moins, quoique indigne, en passant,
Pour la seule raison que je t'aime,
Je t'aurai réchauffée en mon sang,
Puis transmise à meilleur que moi-même.

LA RONDE AUTOUR DE L'ENFANT

Réveillez, mes bons amis,
Vos cœurs d'enfants endormis.
Mais, devant le ridicule,
Si votre esprit fort recule,
Je vous plains, allez-vous-en !
Paysanne et paysan,
Le concierge et la servante
Viendront danser avec nous.
Quelque femme peu savante
Aura pris sur ses genoux

Bébé qui rit sans comprendre.
Le cercle sera choisi
Car tous auront l'âme tendre.
Et maintenant, allons-y !

Battons des mains en cadence
Pour accompagner la danse.

Sans nouer nos doigts, laissons
Une place en nos chansons,

Une place dans la ronde,
Aux danseurs de l'autre monde ;

Des vides entre nos corps
Pour la foule de nos morts ;

Entre nos couplets, des pauses
Pour les cris muets des choses,

Pour mieux sentir sur nos pas
Tous les pas qu'on n'entend pas.

I

Cependant tu dormais d'un si profond sommeil,
Dans une épaisse nuit douce, égale, fermée
A tous les bruits, à tous les retours du soleil ;
Tu dormais chaudement, ma petite âme aimée,
Et l'étroite chaleur de l'ombre où tu dormais,
Ce juste lit aux rideaux sourds de chair vivante,
Rien, ni berceau moelleux ni caresse fervente,
Ne les remplacera jamais.

Tu nageais dans un bain d'amour, te nourrissant
Non pas même de lait encore, mais de sang,

Comme un bourgeon noyé de sève ;
Et ta maman disait, quand ce tranquille afflux
Te dilatait, te soulevait de plus en plus :
« Je sens notre petit qui rêve. »
Ou bien, de longs moments immobile, un peu lasse,
Souriante, et les yeux égarés dans l'espace,
Elle te confiait ses craintes et sa foi,
Toi reposant en elle, elle abîmée en toi.

O mon enfant, pourquoi veux-tu rompre ce charme,
Ce tendre lien du nombril ?
Quelle démangeaison de la première larme
Te chasse hors de ton abri ?
Faut-il donc que le sein de leurs mères paraisse
Aux petits un nid étouffant ?
Quel aiguillon, si tôt te presse
De souffrir, mon enfant ?

Quand même ! et ton front têtu
Heurte l'enveloppe douce.
Ah ! quel petit fou es-tu !
Un courage obscur te pousse

Au-devant du danger, vers
La croix des chemins ouverts.
Ma pitié pour toi se change
En un sentiment plus fort,
Quand je te vois braver l'Ange
De la Vie et de la Mort.
Mais je tremble ! ô l'égoïste,
Le sot petit animal,
Comme pour naître il insiste,
Comme à sa mère il fait mal !
Vivre est tout ce qui l'occupe ;
Il veut être à son tour dupe
Des desseins cachés de Dieu...

Va donc, enfant, la bataille
Est belle sous le ciel bleu !
A ton rang, selon ta taille,
Tu combattras, va, mon fils,
Fier et frêle comme un lis !

II

L'enfant flotte à présent sur un lac de clartés
Comme un nageur qui fait la planche,
Et de ses petits doigts fébriles, écartés,
Tapote la lumière blanche.

Ses sens ne forment qu'un tout vague où tout se fond :
Le rayon de soleil qui l'éblouit, la mouche
Qui bourdonne autour de sa bouche,
Et, quand pour l'observer je prends un air profond,
Il me sourit comme il sourirait au plafond.

Une ombre moins le mot, l'ombre que rien ne nomme,
Voilà ce que je suis pour lui. Comme il voit clair !
Car il voit ce qu'a peine à concevoir un homme :
Que l'homme est un reflet dans l'air.

III

Si votre cœur n'est pas très pur.
Éloignez-vous, nuage obscur,
Vous feriez tache sur l'azur.

Partez aussi, dame bougonne,
Pédante Raison qui raisonne,
Et viens seule, âme simple et bonne.

Venez seuls, pied fin qui trottine,
Doux sourire, voix argentine,
Saluer la grâce enfantine.

Sa chambre est comme un nid d'abeille
Qu'un ciel toujours clair ensoleille,
Chut ! parlez bas, car il sommeille.

Les murs légers de sa cellule
Sont dorés comme le miel. Nulle
Ombre sous le rideau de tulle :

Une lumière coite, close,
Qui l'enveloppe et qui se pose
Comme un baiser sur sa peau rose.

Il dort. Sa joue unie et pleine
Semble une tendre porcelaine,
Et l'on n'entend pas son haleine.

Comme Moïse sur le Nil,
Il flotte sur la vie, au fil
De l'eau rapide. Qu'en sait-il ?

IV

Comment voit-il la vie ? un peu comme un vitrail
Où, sur un fond versicolore, en teinte plate,
L'image de sa mère au premier plan éclate,
Si vive qu'il n'en peut saisir aucun détail.

Nul art de primitif n'égale la douceur
De cette naïve peinture,
Car, pour l'œil étonné de l'enfant, la nature
N'a point d'hypocrite épaisseur :

Un rayon merveilleux l'embrase par derrière,
Et, quand le soir éteint la splendide verrière,
Le monde entier s'efface et meurt.

Mais du jour où, l'esprit déjà mûr au scrupule,
Il aura découvert
Que le voile éclatant du soleil dissimule
Un sombre arrière-plan où le regard se perd,
Il comprendra que tout ici-bas se mesure
En profondeur, que tout se dérobe et nous fuit,
Et que ses yeux jamais ne verront la figure
Qui sous l'immense masque emplit l'immense nuit.

V

Rien en lui ne m'émeut plus
Que sa grosse tête molle
Où le mystère est inclus.
Sera-t-elle sage ou folle?
Heureuse, le sera-t-elle aussi,
Cette tête que voici?
Quand, plein de fière tendresse,
A bras tendus je le dresse
Tout debout,
Sa tête emporte son cou;
Comme une fleur sur sa tige,
Prise de vertige,

Se renverse au moindre vent,
Elle s'incline en avant,
Et dans mes doigts son corps roule,
Prêt à suivre cette boule.

Non, rien ne m'émeut plus que ce petit cerveau
Qui dort dans sa boîte fragile,
Ce petit tas d'obscure et tremblotante argile,
D'où l'esprit d'un homme nouveau
Va sortir, comme un fil sous une main agile
Sort délié d'un écheveau.

J'ai peur. Il me souvient de telle et telle faute...
O morts que j'ai crus enterrés,
Allez-vous donc revivre en ces yeux adorés,
Et, par cette bouche, à voix haute
Me dire : « Trop longtemps tu nous as ignorés,
Vivons désormais côte à côte. »

Dans le cœur de mon fils, oh ! soyez les plus forts,
Sentiments venus de sa mère !
Saints Anges, ralliez la troupe tutélaire
Des bons instincts et des remords,
Luttez, tirez l'épée et, de sa pointe claire,
Barrez le passage à ces morts !

VI

L'amour d'un père est fait d'espoir sans doute, mais
Dans cet espoir dernier que de mélancolie !
De tous les beaux projets qu'à deux mains je semais,
Qu'ai-je récolté ? rien qu'un soupçon de folie.
Qui donc croit au laurier que je m'étais promis,
Hors ma femme, peut-être, et deux ou trois amis ?
Encore ceux-là même y croient-ils ? Qui m'assure
Que la pitié qu'ils ont au cœur pour ma blessure
Ne leur a pas soufflé des mots trop bons ? Pourquoi
Ce silence, pourquoi cette ombre autour de moi ?

J'ai beau crier, l'exil est une basse-fosse,
Nul écho. Cependant ai-je démérité ?
N'ai-je pas, sans jamais sertir de perle fausse,
Cherché par les moyens de l'Art la Vérité ?
N'importe ! toujours seul, toujours, vaille que vaille,
C'est dans l'horreur d'un vide affreux que je travaille.
Je suis loin, on m'oublie et l'amitié s'endort.
Je ne serais pas plus absent si j'étais mort.

Mon enfant, je t'appelle en ce triste moment,
Dis-toi plus tard que l'espérance
Que je mets sur ton front est lourde de souffrance
Et de renoncement.

VII

O claire image adorable,
Sa voiture d'osier blanc,
Lorsque l'ombre de l'érable
Brode un vif dessin tremblant
De feuillage sur la toile
Qu'un œil de soleil étoile !
Comme alors le vieux jardin
S'égaie, embelli soudain
Par la petite présence !
L'arbre a plus de complaisance,

Et la brise renchérit
Sur sa douceur coutumière;
Dans sa barbe de lumière
L'azur floconneux sourit.
Tout se transforme, tout cède
Au minuscule enchanteur :
Il n'est plus de chose laide,
Il n'est plus d'espoir menteur !
Une poule vient, picore,
Se redresse, pique encore,
Et s'éloigne, ayant rendu
Visite au pacha dodu
Qui dans les coussins sommeille;
Puis c'est le tour d'une abeille;
Et les fleurs tendent le cou
Pour mieux voir. On ne sait où
Palpite une aile invisible
Comme une flamme en plein jour,
Une aile immense et paisible,
L'aile du plus pur amour.
Un corbeau surpris s'envole
Comme un songe de la nuit,
Et mon noir chagrin le suit.
La nature est bénévole,

L'homme est bon...
— « Oh ! une goutte.
Dit la mère, sur ma main. »
Et la voix prudente ajoute :
« Rentrons. » Et sur le chemin
La blanche voiture glisse.
Je reste seul. Le vent plisse
L'herbe sombre. Le jardin
Frissonne, attristé soudain.

VIII

Je m'en reviens, le soir, par les sombres ruelles
Où le vent accouru du fond des grandes plaines
Fait trembler la rougeur des lampes incertaines.
L'averse dans mes yeux met ses pointes cruelles :
C'est l'automne, et mon pied pesamment s'ingénie
A déjouer la bourbe effroyable, infinie...
J'écoute au loin le bruit des claquets de bouleau
Qu'entrechoque un veilleur de nuit sous une porte,
Comme le chef d'orchestre invisible de l'eau.
En France on dit : « La ville est déserte, elle est morte. »
Mais il faut dire ici : « La ville est disparue. »
Une voie imitant le tracé d'une rue

Se prolonge à travers une immensité vague ;
Et, d'un saut, l'on enjambe une mare, on zigzague,
Et l'espace succède à l'espace, et parfois
Un chien gronde aux abords d'une maison de bois...

Ah ! l'ennui, le funèbre ennui de ces provinces,
Pire que tous les maux ! l'ennui brisant l'orgueil,
La dignité, l'élan du travail dans ses pinces !
L'ennui plus étouffant que l'ombre du cercueil !

Et tandis que je vais pataugeant dans l'eau sale,
Un peu fou, le cœur plein de mon pays quitté,
Je dialogue avec moi-même : « En vérité,
Quelle vie à bâtons rompus, paradoxale ! »
Et je confie au vent ce triste souhait tout bas :
« Pourvu que mon enfant ne me ressemble pas ! »

IX

Ce qui traîne sur la nappe
En bel habit bleu,
Comme jailli d'une trappe,
C'est, la joue en feu,
Les bras levés semblant dire :
« Au secours ! » alors
Que les jambes en délire
S'écartent du corps,
C'est, la tête haut coiffée
D'un chapeau pointu,
Suscité par une fée,
Un pantin tortu !

Dans notre maison c'est un nouvel hôte
Qui revient de loin,
C'est un vieil ami gros comme le poing
Qui, tout joyeux, saute.

On l'avait cru mort, il revient après
Une longue absence,
Si vieux ! mais le teint étonnamment frais,
L'œil plein d'innocence.

Il revient, qui de nous l'a su ?
Et pourtant on l'aimait naguère :
C'est comme un prisonnier de guerre
Qui rentre et passe inaperçu.

Soudain, les muscles de sa face
D'un rire bref ont tressailli,
Et dans une horrible grimace
Il m'a crié : « Tu as vieilli !

Tu as vieilli, ton heure éclatante est passée.
Où sont les yeux que j'ai connus,
Tes yeux clairs, tes yeux ingénus ?
Ton front est presque chauve, et ta lèvre, pincée.
Eh ! eh ! tu prends du ventre, ami.
Quel air grave ! quel port imposant ! quel ton rogue !
Sais-tu que tu n'es pas ridicule à demi,
Monsieur le pédagogue ? »

X

Pédagogue ? ah ! si c'était vrai,
Je saurais demain que lui dire !
Je lui dirais : « Crois au Progrès. »
Ou : « N'y crois pas. Le monde est pire
Aujourd'hui qu'au bon temps des rois. »
Je lui dirais encore : « Crois
En Jéhovah, le Dieu terrible
Dont le nom tonne dans la Bible,
Crois en le Fils, crois en l'Esprit. »
Ou, plaisant, ricanant, fort aise
Que tant d'audace le surprît
« Dieu, mon enfant, simple hypothèse ! »

Je lui dirais : « A chaque pas
La science hésite et varie :
La vérité n'existe pas.
Quelques noms : Poincaré, Curie,
Appuyés d'un ton absolu,
En ce cas tiendraient lieu de preuves.
Sur les recherches les plus neuves
J'aurais mon mot, car ayant lu
Un livre en passant, de mémoire
Je parlerais lumière noire
Ou rayons ultra-violets...
Mais non, ton père est ce qu'il est,
Petit, sans l'ombre d'un système :
Il ne sait dire que « je t'aime ».

XI

Dans l'auge de bois taillée
A même un tronc de bouleau,
La bonne femme égayée
        Verse l'eau.

La paupière écarquillée,
Le visage épanoui,
Dans la savonneuse mousse
        Tiède et douce
L'enfant rose est enfoui.

Comme un soupir de colombe
Sort du mignon cou gonflé,
Le gros ventre nu se bombe
Tout musclé.

Bébé s'agite : il attrape
Une tape
Qui résonne en quelque endroit ;
C'est afin qu'il n'ait pas froid.

Puis un silence ! la douche
Interrompt
Le souffle au bord de la bouche
Et resserre le dos rond.

L'eau semble une sœur câline
Qui s'incline
Sur un petit frère, et joue
A lui chatouiller la joue,
A le baiser dans l'oreille.

L'eau primitive, l'eau vieille
Qui a lavé tant de corps,
Tant de vivants, tant de morts,
Depuis que le monde est monde,
L'eau, la grande vagabonde,
        L'eau profonde,
Où tant d'êtres ont péri,
Se fait innocente, et rit.

XII

J'ai songé bien des fois à mon lointain ancêtre,
A celui qui reçut le nom qu'il m'a légué
Du sordide troupeau de porcs qu'il menait paître
Dans la forêt obscure et, de là, boire au gué.

La vase des marais en séchant sur sa guêtre
Alourdissait, le soir, son grand pas fatigué,
Ou bien le gueux courait les bois pieds nus peut-être,
Hirsute, à demi-fol et sauvagement gai,

Serf de condition sans en porter les chaînes,
Il a passé ses jours à rêver sous les chênes,
Et maintenant il n'a plus même de tombeau.

Mais, dans mon cœur, comme un reproche à ma faiblesse,
Il revit. A chacun l'orgueil de sa noblesse !
— Il faut aimer ton nom, mon fils, car il est beau.

TABLE

LE VOYAGE DE PARIS

LE PETIT COIN DE TERRE

D'UN ÉTÉ EN SAINTONGE

AU PAYS DES YEUX GRAVES

LA CROIX DE BOIS NOIR

LA RONDE AUTOUR DE L'ENFANT

2838. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.




